



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

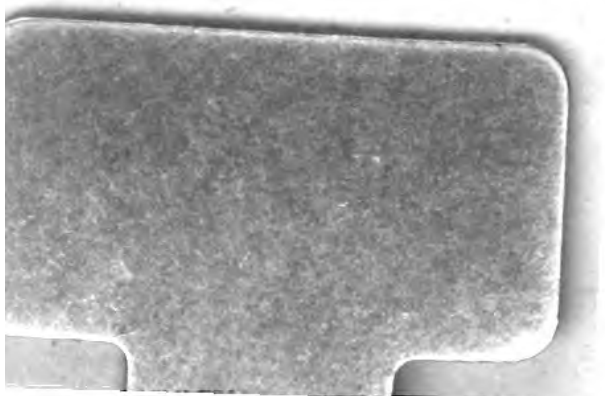


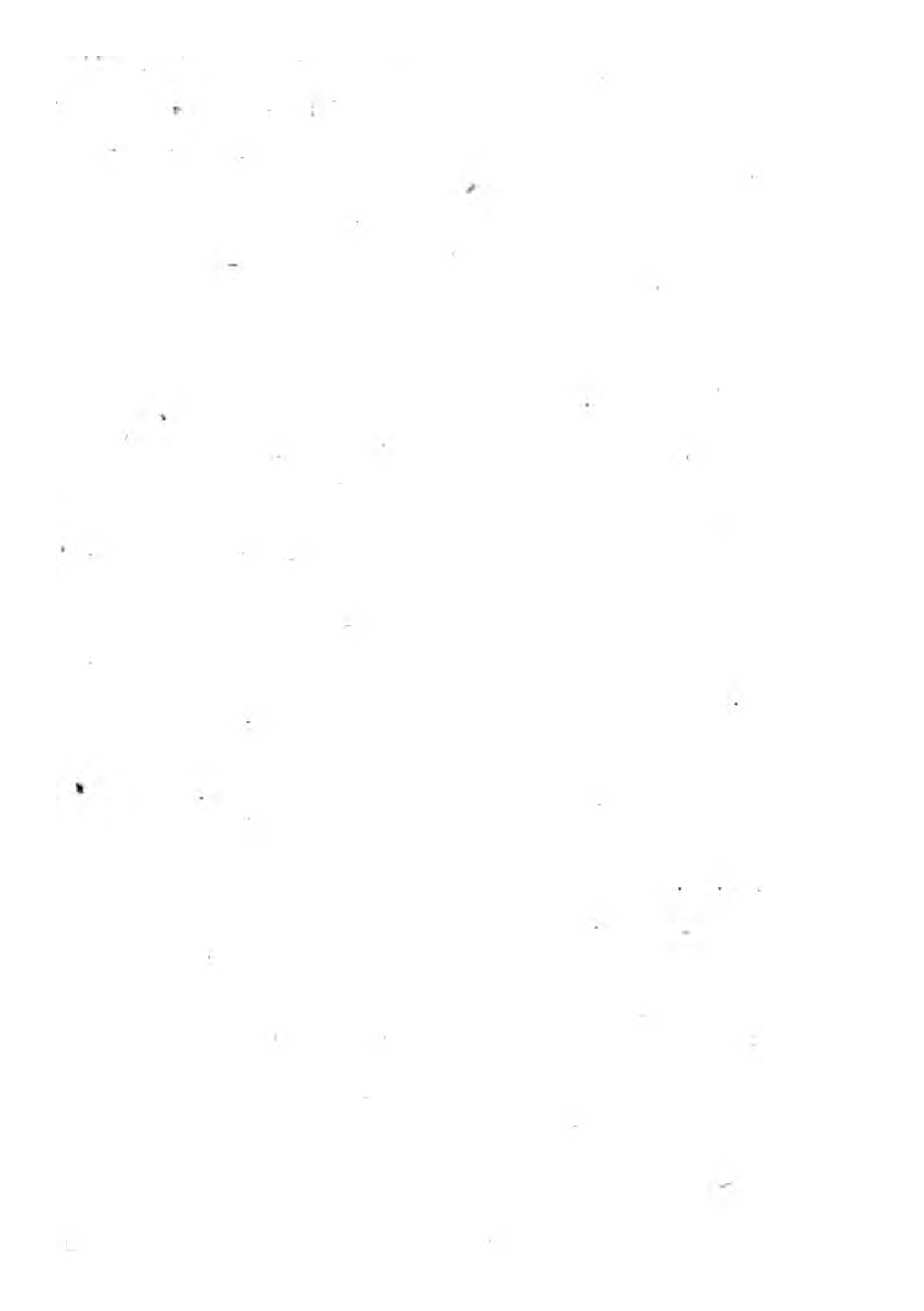
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

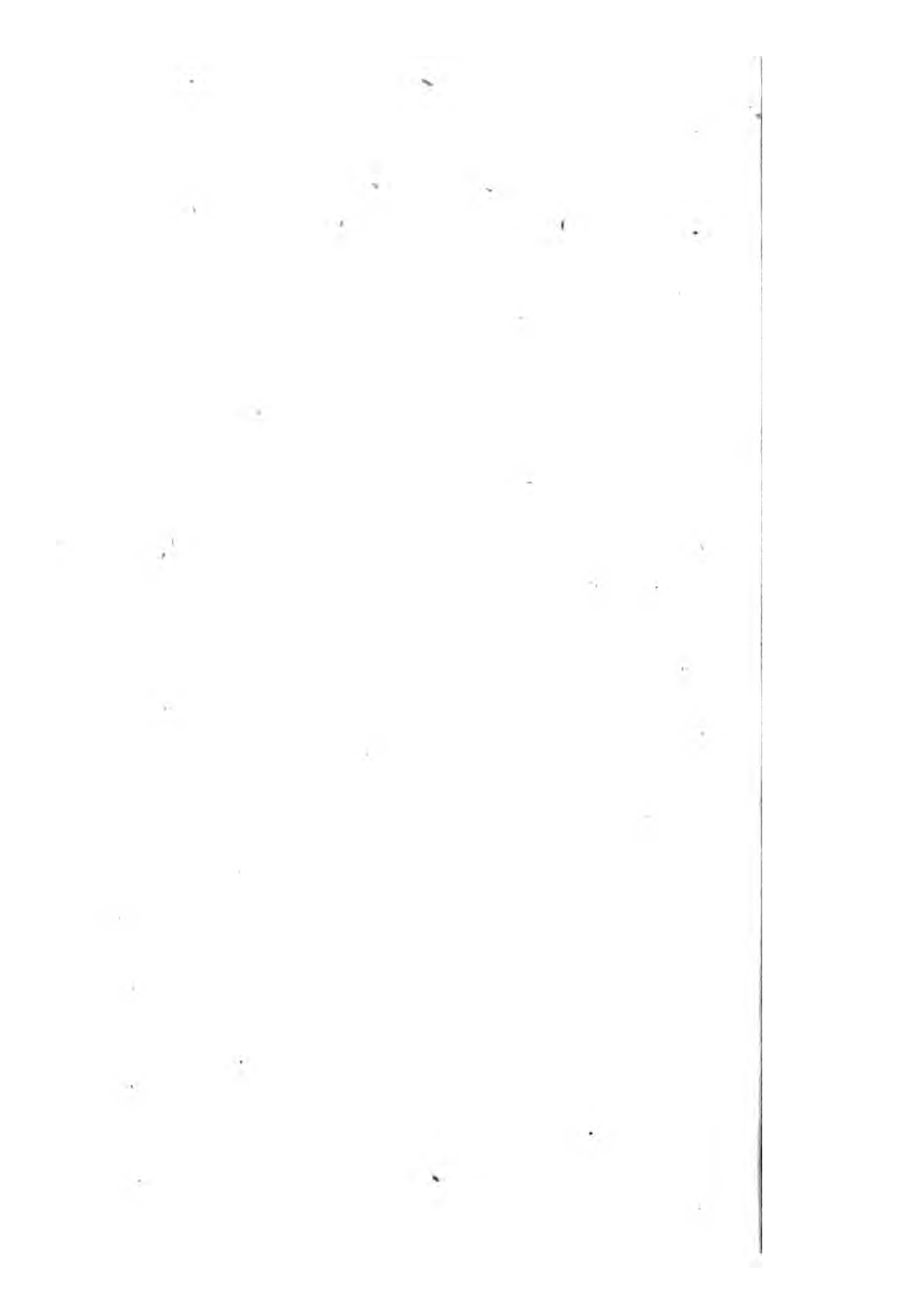


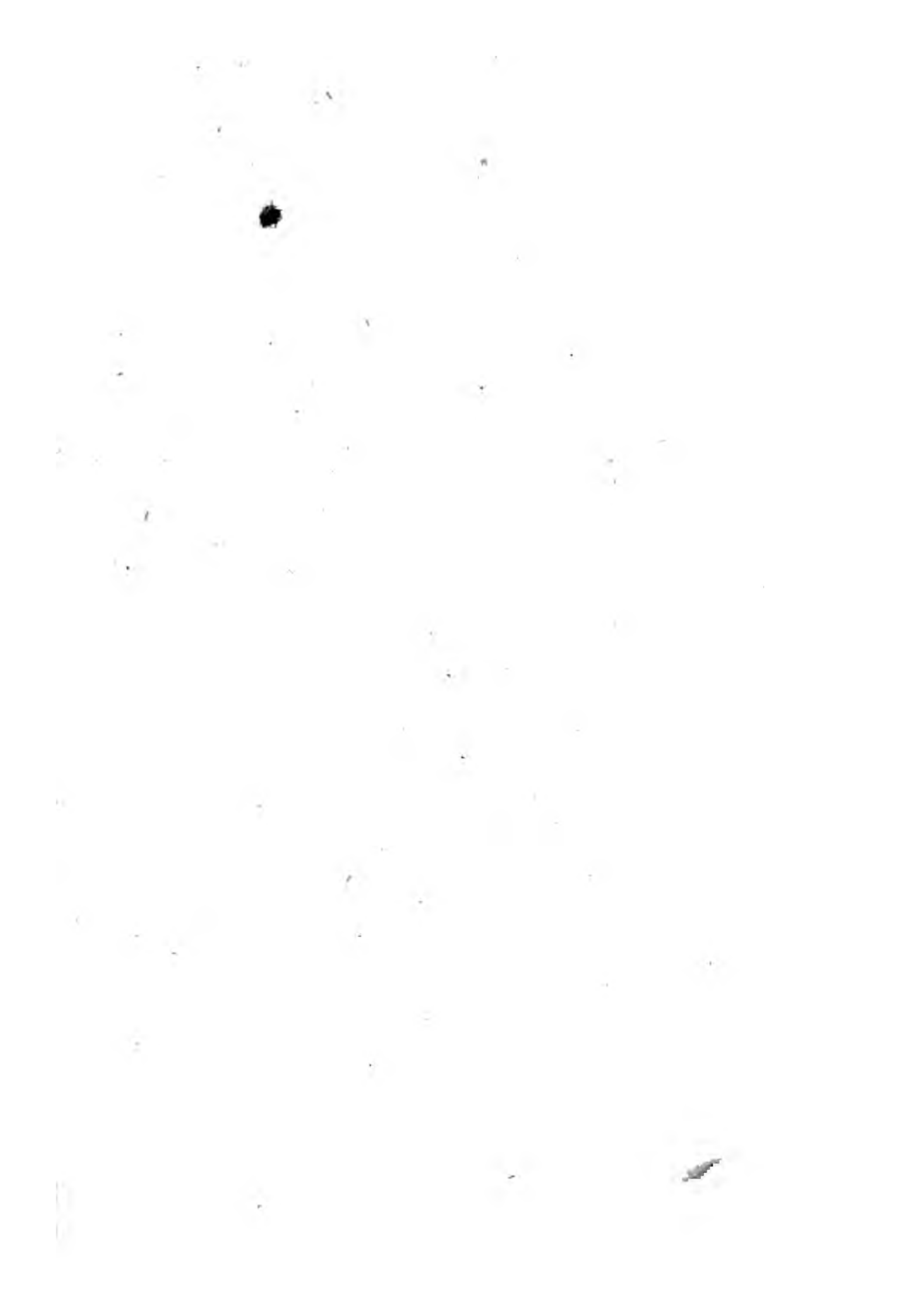


*Culling Cha. Smith*











*Anne Culling Smith*  
É M I L I E  
DE VARMONT,  
OU  
LE DIVORCE NÉCESSAIRE,  
ET LES AMOURS  
DU CURÉ SÉVIN,

*Par l'Auteur de FAUBLAS.*

---

T O M E   S E C O N D .

---

A P A R I S ,  
Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré,  
vis à vis la Barrière des Sergens ,  
Et chez les Marchands de nouveautés.

---

I 7 9 I .







sa servante. Eh ! s'il nemeût témoigné le plus vif intérêt , qu'aurois-je pu lui dire ? Il ne falloit en moins que les marques multipliées e sa bienveillance pour m'enhardir ax éclairciffemens que j'étois redite à lui donner.

Monsieur , lui dis-je , si vous ne renfermez dans votre sein es demi-confidences que je dois vous faire... — Pourquoi des demi-confidences ? interrompit-il. — Parce que res destins sont affreux , lui repliqua-je. Ah ! combien je me trouverois moins à plaindre dans mes malheurs , s'ils étoient tels que je pusse sans frémir vous les avouer tous ! mais du moins ce n'est pas sur moi que retombe la honte des secrets qu'il faut que je vous dérobe. Non , ce n'est pas sur moi ; je vous le jure ! Et ne refusez point de me croire , car je n'ignore pas que si

la dissimulation est quelquefois permise, jamais le parjure ne peut être excusable. Vous allez savoir de mes infortunes tout ce qu'il m'est possible de vous en apprendre; daignez néanmoins vous rappeler toujours que ma confiance, ainsi limitée, exige encore votre inviolable discrétion. Un mot peut me perdre, un mot peut découvrir ma trace à mes ennemis; & je les connois capables de venir jusques ici m'arracher à la vie obscure, mais paisible, que vous me faites espérer.

Montieur, l'injuste haine dont mes parens m'ont poursuivie, a fait tous mes malheurs. — C'est l'aveugle amitié des miens qui m'a pensé perdre, s'écria-t-il. — Ils ont voulu me faire religieuse. — Ils font parvenus à me faire prêtre. — Je me suis échappée, dispensez-moi de vous dire comment,

du cloître où leur avide cruauté comptoit m'enfevelir. — Je n'ai pu me sauver du séminaire où leur ambitieuse tendresse me tenoit renfermé. — Un homme, au pouvoir duquel un crime m'avoit remise, abusa lâchement de mon infortune pour effayer de me féduire.

Ce dernier aveu parut toucher fortement l'honnête jeune homme à qui je le faisois. Mes malheurs devenus plus grands l'intéresserent davantage ; tout ce qu'il avoit conservé de gaieté s'évanouit aussi-tôt. Il soupira, Doro-thée ; il se recueillit, il me dit d'un ton grave :

Qu'à la première vue de vos charmes, un homme ébloui, transporté, ne puisse repousser le désir ; & que le désir amène d'abord l'espérance, je le conçois ; mais qu'après vous avoir entendue, après avoir ressenti de plus

près cet attrait de l'honnêteté, ce charme de la vertu que respirent également vos discours pleins de modestie, votre maintien plein de décence, & chacun des traits de votre figure angélique; qu'après avoir admiré les graces touchantes de votre candeur ingénue, il ne se pénètre point du respect que vos innocens appas sollicitent, qu'il nourrisse encore un fol espoir avec des desseins coupables; voilà ce que jè ne comprends pas. Continuez cependant. — Il essaya de me séduire. Un nouveau crime me tira de ses mains pour me remettre dans les vôtres, qui doivent être innocentes, & pures. — Qui l'ont toujours été, s'écria-t-il, qui le feront toujours! Maintenant il ne me reste plus rien des nombreux avantages dont la fortune m'avoit un instant comblée; je n'ai pas même de

famille, j'ai perdu jusqu'à mon nom. — Ici, vous en retrouverez plus d'un, reprit-il avec sa gaieté première, je fais le calendrier par cœur. Voyons, cherchons le plus digne de vous, le plus doux, le plus beau de tous Julie, par exemple ! Julie ? Non, ce seroit violer toutes les convenances ; Julie est trop noble pour la niece d'un petit congruiste. Le grand vicaire s'en plaindroit. Nous ne pouvons nous sauver que par le diminutif : appelez-vous donc Juliette ; & consolez-vous, car vous ne vous en porterez pas moins bien. Aujourd'hui, poursuivit-il, vous ne partagerez pas les petites peines du ménage. Le jour de votre arrivée est un jour de fête ; je vous invite à le consacrer au repos. Si pourtant vous l'aimez mieux, amusez-vous à visiter tous les recoins de votre nouvelle de-

*ou le divorce nécessaire.* II

meure. Moi je vous quitte à regret : je vais finir au jardin quelque chose qui presse.

Dorothée, quoique les manières & l'état de ce jeune homme doivent m'inspirer une égale confiance, je t'avoue qu'il peut me rester quelque sujet d'inquiétude. Mes oreilles m'ont singulièrement trompée, si mon oncle ne s'est pas permis de répéter plusieurs fois dans la soirée, d'une voix très-foible, il est vrai, cette phrase au moins singulière : *on devroit marier les prêtres.* A la fin du souper sur-tout, il l'a prononcée moins indistinctement ; & tout d'un coup il a quitté la table, pour courir dans la pièce voisine, d'où je l'ai vu rapporter une basse, dont il a joué, mais d'un air rêveur & distrait.

Cependant l'heure avançoit, & mon oncle ne finissoit plus. Je crus devoir



lui souhaiter le bon soir. Trop préoccupé pour me répondre, il se leva machinalement ; & sans me dire un mot, toujours jouant de sa baffe, il me conduisit jusqu'à la porte de la petite chambre qui m'étoit destinée.

C'est ici, ma chere Dorothée, que je te dois l'aveu d'une grande foiblesse. En me voyant au milieu de quatre murailles à peine blanchies, dans une espece de grenier, dont un lit de fangle sans rideaux, trois chaises presque dépaillées, une table vermoulue, un morceau de miroir & les débris d'un prie-dieu composoient tout l'ameublement, je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes. Enfant que j'étois ! la paix de l'ame n'est-elle pas le premier des biens ; & celui-là dépend-il de la vaine décoration des lieux qu'on habite ? La plus misérable chaumiere, quand les vices des riches ne vous y peuvent

peuvent atteindre, n'est-elle pas cent fois préférable à leurs fastueux palais, où fermentent toutes les passions lâches & cruelles ? Moi-même j'en ai fait l'épreuve d'abord douloureuse, maintenant favorable. Depuis plusieurs semaines, travaillée de mille inquiétudes sous des lambris dorés, je n'y fermois l'œil qu'en tremblant ; & cette nuit, dans un galetas, j'ai dormi d'un sommeil paisible ; & ce matin, dès l'aurore, l'esprit libre, la mémoire fraîche, l'imagination reposée, je te donne, sans craindre l'espionnage des malveillans, le long détail des évènements de la veille, bien persuadée qu'il n'y a rien dans ma situation nouvelle qui ne doive exciter le tendre intérêt de ma sœur ou son inquiète curiosité.

Mais dis-moi donc, chère Dorothée : que penses-tu de cette fréquente

exclamation de mon oncle, dont je suis encore tellement étonnée, qu'il ne feroit peut-être pas impossible de me persuader que j'ai mal entendu ! Quoi ! ma sœur, un prêtre auroit-il des passions comme les autres hommes ! mon honneur ne feroit-il pas, autant que ma vie, en sûreté dans un presbytere ? M'aveuglerois-je d'un espoir trop facile ? Aurois-je tort de croire tous mes malheurs finis ? Ah ! Bovile, toi dont les regards doivent encore s'abaisser avec quelque plaisir vers cette Emilie qui garde à tes vertus les plus doux souvenirs, généreux Bovile, du haut des cieux d'où tu peux veiller sur elle, protege encore ton épouse, daigne la plaindre & l'éclairer. A travers quels orages ses cruels ennemis l'ont poussée dans ce port, où peut-être elle commence à jouir avec trop de sécurité d'un calme qui sera trompeur !

DE LA MÊME A LA MÊME.

Cinq heures du soir. †

JE SUIS pleinement rassurée , ma sœur. Ce matin , dès qu'il ma vue paroitre , mon oncle ayant accouru vers moi , ma dit : comme il se pourroit que plus d'un indiscret vous fatiguât bientôt de ses questions embarrassantes , apprenez à connoître la famille dans laquelle vous êtes entrée , ma niece. M. Jérôme Sévin , le pere de votre oncle , est tout bonnement le médecin des animaux de son village. Ses ayeux demeuroient , depuis cent ans , en possession de donner des maréchaux à *Nanterre*. Et moi aussi , probablement , le ciel m'avoit fait naître pour chauffer à mon tour & médicamenter les rosses du canton. Pourquoi faut-il que

la fureur de s'aggrandir ait fermenté dans la cervelle de mes auteurs ! Il est vrai qu'au moyen de cet habit noir ils ont espéré, faisant ma fortune, faire leur salut. Ah ! puissent-ils, pour que tous leurs vœux ne soient pas trompés, revivre un jour dans l'autre monde aussi heureux que je resterai pauvre dans celui-ci ! Dans celui-ci, ma niece, quiconque ne fait flagorner personne ne parvient à rien ; & tel eût passablement pratiqué le métier de soigner les maladies des chevaux, qui n'entend rien à l'art de flatter les passions des hommes. Je fus pourtant le vicaire chéri d'un curé normand, gros décimateur ; mais pour que son amitié me devint profitable, il eût fallu me résoudre à courtoiser assiduellement la servante du grand vicaire, les grands laquais de mon évêque, & son secrétaire non moins

protecteur, & sa petite chienne favorite, & son valet-de-chambre de quartier, & sa maîtresse de semaine. Jamais je ne pus me plier à tant de courbettes. Aussi mon protecteur, avec tout son crédit, ne parvint-il qu'à me faire jeter dans ce presbytere ruiné, vrai cul-de-fac apostolique, où je suis obligé de manger annuellement à mes risques & périls, jusqu'à ce que mort s'ensuive, une somme énorme de cinq cents livres. A la nouvelle de mon élévation néanmoins, peu s'en est fallu que l'excessive joie de mes pauvres parens ne leur tournât la tête. Forte de mon intervention toute sainte, ma mere se croit désormais sûre du paradis. Elle en voit déjà les portes toutes grandes ouvertes pour elle, & se persuade que pour entrer il lui suffira de décliner mon nom; mon

pere, un peu plus touché des biens terrestres de cette vie, ne se sent pas d'aïse en songeant que les plus hupés du village mettent chapeau bas devant son enfant : tous deux enfin ne parlent plus qu'avec orgueil, admiration & respect de leur fils Monsieur le curé ! Les bonnes gens ! qu'ils seroient étonnés, si je prenois la peine de leur démontrer que Sévin auroit vécu plus content dans l'exercice obscur & laborieux de la profession de ses peres ! Sans doute il n'y a rien de très-fatigant à chanter en faux bourdon quelques phrases étrangères, dans un langage qu'on peut tout à son aïse estropier, puisqu'il n'est compris de personne ; ni rien de très-difficile à pérorer dans cette commode tribune où le droit nous est acquis d'avoir toujours raison. Et par-dessus tout je conçois

que ceux de mes confreres nés comme moi d'un simple payfan , sentent leur vanité merveilleusement réjouie des respects auxquels leurs pareils descendent , & ne soient pas moins sensibles à l'honneur plus utile qui leur est dévolu de pouvoir périodiquement piquer la table de la Dame du lieu. Mais ces jouissances , qu'on peut appeller factices , ces menus divertissemens de mon état , ne sont-ils pas trop cruellement achetés par le sacrifice des vrais plaisirs auxquels la nature nous convie chaque jour , & dont il faut perpétuellement repouffer le desir & l'occasion ? où donc peut-il être le pasteur assez insensible qui , sans une secrète inquiétude , publie les bans au prône ; & sans émotion reçoit l'aveu des écarts d'une jolie fille ; & toujours prêt à faire , par la force d'un mot sacramental , de



deux amans deux époux , accorde ainsi , sans une jalousie poignante , à tout venant la plus douce des permissions que le pauvre garçon n'a pas pour lui-même ?

Je permets que ce discours vous surprenne d'abord , poursuivit-il avec chaleur , mais je serois défolé qu'il vous causât de plus longues allarmes. A la premiere vue de vos charmes , j'ai pu m'étonner & chanceler , mais si je me connois bien , ma foiblesse n'eût duré qu'un instant. Quand je ne croirois pas à votre innocence , Mademoiselle , quand je me ferois une idée moins grande des devoirs que l'hospitalité m'impose envers vous , j'aurois encore , du moins j'ose m'en flatter , j'aurois le courage de me rappeler mes sermens. La religion des sermens doit être inviolable : les miens , quoi qu'il

puisse m'en coûter d'épreuves & de combats , seront respectés jusqu'au jour que je ne puis me défendre d'espérer , jusqu'à l'heureux jour où la plus humaine des loix m'en relevera. En attendant , pardonnez la plainte à celui qui pâtit. Souffrez que je vous offre , à vous aussi ma niece , l'éternelle confiance dont je vais malgré moi régaler le premier venu. Préparez-vous à m'entendre patiemment vous rabâcher cent fois par jour ma phrase favorite : *on devroit marier les prêtres.*

A ces redites près , ne craignez pas de me trouver excessivement ennuyeux. Par un effet de mon humeur naturellement accommodante , je compose avec mes maux , que j'envisage , autant qu'il m'est possible , sous l'aspect le moins défavorable. Si jusqu'à présent je n'ai pu réussir

à m'engouer de mon sort, j'ai pris du moins, sans beaucoup d'efforts, l'habitude de le supporter gaiement. Peut-être, pour qu'il me parût bientôt digne de quelque envie, faudroit-il seulement que ma fortune, un peu moins bornée, me permît de soulager quelquefois, sans le secours de mes bons amis, la profonde misère de mes plus malheureux paroissiens.

Les dernières réflexions de mon oncle adoptif, me charmerent, Dorothee ; mais ce qui m'enchantait sur-tout, ce fut de le voir me donner bientôt une preuve certaine que le desir de la bienfaisance n'animoit pas seulement ses discours. Nous avions passé quelques heures dans son jardin, moi toute occupée du palissage, & lui maniant tour-à-tour la bêche & le rateau. Le bon air, l'exercice, la chaleur du jour avoient

également déterminé sa soif ardente & son vif appétit. Nous venions de nous mettre à table. On eût dit que seul il alloit dévorer le plat de légumes préparées pour nous deux, que seul il alloit vider sa bouteille déjà débouchée. Tout-à-coup au-lieu d'emplir son verre, il me demande si j'ai du goût pour le vin? Presque fâché de ma réponse, il proteste que j'ai tort de n'en jamais boire, & qu'il a raison de l'aimer. Pourtant je tremble, s'écrie-t-il, d'être aujourd'hui réduit à n'avaler que de l'eau pure. A la plus légère indisposition des gens de la ville, on leur ordonne la diète, & l'on fait bien; mais c'est du bouillon & du vin qu'il faut à mes paysans, qui ne sont jamais malades que de fatigue & d'inanition; & comme il y a, poursuit-il en montrant le flacon chéri, comme il y a dans le

village un pauvre valétudinaire à qui ceci devient véritablement nécessaire, n'est-il pas clair que je dois m'en passer, moi pour qui ce feroit du superflu, puisque, Dieu merci, je ne me porte que trop bien. Allez donc, Juliette, priez qu'on vous indique la chaumière de Lucas le tissierand ; allez, qu'il reçoive de vos mains ce présent salutaire. A votre air, à votre langage, à la magnificence de vos dons, sa misérable famille va vous croire tout-au-moins un ange descendu du ciel. Rejetez les honneurs de l'apothéose, ma fille, convenez modestement que vous n'êtes qu'une mortelle, &, qui pis est, la niece du pauvre curé qui vous envoie.

Si tu favois, ma sœur, avec quels transports ces bonnes gens m'ont accueillie, de combien de remerciemens ils m'ont comblée, quel éloge ils ont  
fait

fait de leur excellent pasteur ! En vérité je crois qu'après la singulière générosité du bienfaiteur, il n'y avoit rien de plus comiquement touchant que l'extrême reconnoissance des obligés. Quand je suis rentrée dans le presbytere, j'avois le sourire sur les levres & les larmes aux yeux.

Bien ! fort bien ! m'a-t-il dit, vous êtes attendrie, vous avez l'ame bonne ; & puis en me serrant affectueusement la main : Juliette, a-t-il ajouté, j'aurois bien fait la commission moi-même, j'ai mieux aimé vous en donner le plaisir.

Dorothée, je suis encore émue de cette scene touchante. Je commence à croire que des jours paisibles, & même de douces jouissances, m'attendent ici.

---

## LA MÊME A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 Juillet 1782.

TOUTES les inclinations de mon oncle annoncent son ame sensible. Ce soir j'ai vu, dans une espece de salon, divers instrumens de musique. Je n'étois assurément pas dans une situation d'esprit assez libre, pour essayer mes foibles talens; aussi j'ai pris tout d'un coup le parti de ne les point avouer. Ma foi! pour peu que vous en ayez d'envie, m'a dit mon oncle, je vous apprendrai de la musique tout ce que j'en fais. Ne dédaignez pas cette ressource, elle est grande dans l'infortune. Je soutiens qu'il n'y a pas de douleur que ne puisse charmer un beau morceau de Gluck, de Gluck ou de Piccini. Oh!

pas de dispute ! je suis l'ami de tout le monde. Et tenez : quand je sens l'ennui de ma solitude prêt à m'accabler, vous voyez cette baffe ? Eh ! bien, je vous l'empoigne & la racle de toutes mes forces. Mes plus violentes vapeurs n'y résistent pas une matinée. C'est bien autre chose quand nous concertons ! je me crois dans les cieux ! oui, ma niece, tel que vous me voyez, nous concertons ! nous concertons, ma niece ! écoutez : il est clair que cet instrument ne m'appartient pas, il vaut trois années de ma cure ! C'est le piano d'une dame qui me l'a confié, sur les instances de son frere. Son frere est de mes amis le plus intime, & je m'en vante, car l'aimable garçon n'a pas son pareil. Sa sœur, quand il me l'amene, se met au piano ; lui s'empare du violon ; leur maître tire de



son étui la divine clarinette, & le trio m'enchanté. Cependant j'ai de si bonnes raisons pour préférer le quatuor ! Il faut bien qu'ils me mettent de la partie. Il est très-vrai que de tems en tems je la trouble, en courant après la mesure, que voulez-vous ; ce sont les petits inconvéniens du métier. Où se trouve la rose qui n'a pas d'épines ? Dans notre orchestre, celui qui m'inquiète le plus, c'est le maître : je tremble toujours qu'en me rappelant il ne se démette le pied. Chien d'homme, le maudit pied qu'il a ! par bonheur, les disciples, moins impatiens, s'accoutument à vos fréquentes incartades, ô ! ma basse ! & dans le fait ma chère compagne, telle que la voilà, me donne de si ravissantes extases, que ce seroit cruauté de me l'interdire. Vous verrez, Juliette, vous verrez qu'il

*ou le divorce nécessaire.* 29

n'y a rien de si charmant dans le monde. Rien de si charmant ? Je me trompe. Ah ! que j'ai souvent désiré qu'il me fût permis d'épouser une autre musicienne, ma niece ! ma niece ! On devrait marier les prêtres. A ces mots il est devenu rêveur & triste ; puis ayant faisi son instrument consolateur : voyons , s'est-il écrié , divertifions-nous. Comme avant-hier il a joué pendant plus d'une heure ; & comme avant-hier , je me suis en allée , fans qu'il ait paru s'en appercevoir.

DE LA MÊME A LA MÊME.

Le 9 juillet 1782 ; 9 heures du soir.

DANS quel étonnement je suis encore , Dorothee ! Quel est ce jeune homme qui venant offrir à mes yeux

la vivante image d'un individu de son sexe, que je dois craindre & que j'ai peut-être le droit de haïr, ne m'a pourtant inspiré qu'une surprise sans effroi ? Qui peut maintenant causer le trouble de mon cœur, cette émotion si vive que je ne ressente jamais, cette agitation secrète qui n'a rien de pénible ? Et pour tout dire enfin, d'où vient que j'éprouve je ne fais quel mouvement de satisfaction intérieure dont je cherche en vain le motif ? Ah ! n'est-ce pas un effet de la condition où je suis réduite, de cette condition si misérable, qui fait qu'à présent je dois m'estimer trop heureuse, quand il n'y a rien que de bizarre dans ce qui m'arrive ?

Ce soir je m'occupois d'un détail de ménage qu'il est inutile..... Eh ! pourquoi ? pourquoi cette réticence ? Aurois-je si-tôt oublié ce que mon

oncle me disoit, il n'y a pas une heure, pour consoler ma foiblesse : l'espece d'abjection dont on veut frapper toute profession servile, pourroit-elle s'étendre sur une infortunée qui, n'ayant pas mérité son abaiffement, fait néanmoins s'y résigner ? ou plutôt est-il vrai qu'il y ait des professions honteuses en elles-mêmes ? N'est-ce pas un absurde préjugé qui flétrit celles que nos mœurs & nos loix ensemble autorisent ; celles à qui l'on ne peut reprocher que leur obscure utilité, que leurs travaux pénibles trop peu salariés ? Y a-t-il un état, si méprisé qu'il soit du vulgaire, si bas qu'il paroisse aux dédaigneux regards de ces hommes ridiculement orgueilleux qui pensent que la nature, après les avoir tout exprès formés pour être maîtres, leur fait naître à dessein des serviteurs ; y a-t-il un état

qu'on ne puisse honorer par les vertus qui lui sont propres, unies aux sentimens dignes d'une condition meilleure ?

Non, Dorothée, non sans doute il n'y en a pas. Mon oncle avoit raison. Je le sens au témoignage de ma conscience si tranquille. Je le sens à cette fierté noble qui accompagne la force dont on a besoin pour supporter courageusement le malheur ! Pardonne cependant au mouvement de fausse honte qui m'avoit faisie ; pardonne, car je ne rougis plus que d'avoir eu l'idée de te dérober un aveu de si peu d'importance ; ma sœur, ce détail de ménage dont je m'occupois, c'étoit le repassage du moins mauvais des deux surplis de mon pauvre curé.

Tout-à-coup je crois entendre aux environs du presbytere un bruit qui ne signifie rien pour moi, mais qui fait

treffaillir mon oncle. Mon jeune ami de retour ! s'écrie-t-il. Soudain il vole & presque aussi-tôt ramène un jeune homme.... Dorothee, penetre-toi de ma stupéfaction profonde : Murville est devant moi !

Mais non, non ; ce n'est point Murville. Quoique la ressemblance doive paroître d'abord parfaite à d'autres yeux, la différence est encore pour les miens très-frappante. Je n'ai pu, même au premier coup-d'œil, m'y tromper. Je vois bien la taille & la figure de mon persécuteur ; mais je ne vois ni son maintien ni sa physionomie.

Son maintien, où respire tant d'assurance, peut paroître plus imposant : celui-ci pourtant n'est point dépourvu de noblesse, & j'y remarque des graces naturelles que l'autre n'a pas. La jolie figure de Murville est, je

l'avoue, pleine de cette vivacité qui annonce ordinairement beaucoup d'esprit : néanmoins il y manque ce mélange de douceur qui tempère le feu de celle-ci, cette impression de bonté qui lui donne son plus grand charme. Murville, si c'étoit lui, n'eût pas manqué de m'aborder aussi-tôt avec cet empressement de galanterie qui n'est pas très-respectueux : tout au contraire, l'inconnu s'est arrêté dès qu'il a pu m'apercevoir ; il est là, sur le seuil de la porte ! il y reste tout surpris , très-décontenancé , presque tremblant ! Il y reste , comme s'il y avoit pour lui quelque péril à le franchir ! Je le vois même , tandis qu'il me jette à la dérobée quelques regards timides , je le vois rougir plusieurs fois , & peut-être que de sa vie Murville n'a su rougir ! & peut-être qu'il se croiroit déshonoré si quelquefois

par hasard il avoit eu l'air interdit devant une femme !

Non , 'ce n'est point mon persécuteur ; ce jeune homme , quoiqu'il m'en présente l'image , ne fauroit m'effrayer : je ne pense pas qu'il soit possible d'offrir jamais , avec des traits si semblables , un air si peu ressemblant.

Cependant , il reste toujours immobile , & je continue , moi , de lui donner involontairement toute mon attention qu'enfin mon malheureux oncle rappelle sur un autre objet , par ces cris de douleur : ma niece , eh ! mon surplis ! mon bon surplis , ma niece ! mon bon surplis qui brûle !

En effet , ma main levée quand le jeune homme avoit paru , ma main étoit ensuite , par un mouvement machinal , successivement descendue , & le ferd chaud qu'elle tenoit s'étant posé



tout au milieu de mon ouvrage , venoit d'y faire un grand trou.

M. Sévin , fort ému , gronde Juliette. C'est alors que l'inconnu s'approche pour balbutier en ma faveur quelques mots d'excuse , dont le succès ne sauroit être douteux , puisque mon oncle est incapable de garder longtemps rancune à qui que ce soit. Cette fois , sa belle humeur ne revient que trop tôt ; il l'exerce aux dépens de sa niece & de son ami. M. Sévin complimente le jeune homme sur son empressement à justifier l'étourderie d'une jolie fille ; puis s'adressant à Juliette , il lui demande en riant d'où peuvent provenir les longues distractions que la vue d'un joli garçon lui cause. Je ne fais pourquoi le bon curé , dont en mille occasions la gaieté ne m'a pas déplû , maintenant me fatigue. Combien j'aimerois mieux qu'il fût encore fâché!

ché! Que ne donnerois-je pas pour qu'il voulût recommencer à me quereller! Pressée de me dérober à ses plaisanteries, je fais le premier prétexte qui se présente, & cours m'enfermer dans ma chambre, où, pour effayer quelque diversion à mes rêveries, je me hâte de t'écrire tout ce qui vient de se passer.

J'avois pourtant quelqu'impatience d'apprendre le nom de ce jeune homme, de savoir quelle est sa famille, de connoître.... Mais le voilà qui part; voilà mon oncle qui m'appelle; adieu, Dorothée.



## DOLÉRAL A MURVILLE.

Tours, le 9 juillet, 1782, onze heures du  
soir.

O MON FRÈRE ! partagez ma joie. Je viens de la voir ! elle est bien , très-bien !... Mieux peut-être qu'elle ne vous a jamais paru dans ses plus beaux jours ! Sans doute mon arrivée, qu'elle ne croyoit pas si prochaine , n'a pas peu contribué... Vous ai-je écrit que j'allois faire un voyage ? Voyage cent fois heureux ! plus heureux encore que je n'avois osé l'espérer !... Car il ne m'a pas long-temps séparé d'elle ; & mon retour si prompt l'a mise dans une joie !... Elle est bien naturelle sa joie ! Si vous saviez comme elle a vu la mort de près ! Mais tous ses dangers sont finis. O bonheur !

elle est sauvée ! Je vous la garantis/ sauvée ! Bovile... Bovile ne l'entraînera pas dans la nuit du tombeau.

Ce n'est pas qu'elle ait cessé de l'aimer. Ah ! si le cœur d'Eléonore étoit capable de changer, il n'y auroit donc pas au monde une femme constante ? Cela seroit trop cruel à penser ! . . . . Non , ma sœur n'a pas cessé de chérir son amant ; mais.. comme vous l'écriviez , mon frere , il n'y a pas d'éternelles douleurs : tôt ou tard il arrive un jour propice aux malheureux , un jour qui sèche leurs larmes.. A propos de la douleur d'Eléonore , vous concevez qu'il lui reste un violent desir de recevoir du moins l'histoire détaillée des derniers momens de Bovile. Je dis *ses derniers momens* , & peut-être j'ai tort. Jusqu'à de plus amples éclaircissmens , il faut dire *ses derniers exploits*. Car enfin le sort de

Bovile n'est pas bien connu. On a de fortes raisons de présumer sa mort ; cependant elle n'est pas avérée. Il paroit trop certain que les ennemis de ce brave homme l'ont indignement sacrifié : l'est-il également qu'ils aient recueilli le prix de leurs crimes ? Quelqu'un peut-il physiquement assurer que Bovile ne vit plus ? Souffrez patiemment ces doutes , mon frere. Eh ! que ne puis-je moi-même les trouver moins déraisonnables ! je ne fais que les répéter. Ils appartiennent à ma sœur ; sa tendresse s'y complait : le moyen que sa raison les repousse ! Où sont les infortunés qui ne s'empressent pas à caresser l'ombre de l'espérance ? Si pourtant il y faut renoncer , s'il devient certain que Bovile ne vit plus , croyez-vous qu'alors ses ennemis oseront , pour comble de forfaits , sollicitier la confiscation de

ses biens , qu'ils ne pourroient obtenir qu'en faisant flétrir sa mémoire ?

Veuillez répondre à toutes mes questions , Murville. Dans la ville où vous êtes , les informations sont faciles à recueillir. Ne négligez aucune des démarches nécessaires : hâtez-vous de me faire passer les derniers renseignements que nous desirons.

Bon soir , mon frere , je vous quitte un peu brusquement , pardon : je me sens une inquiétude !... Ce n'est pas ma sœur , son état ne peut plus m'alarmer... C'est que j'ai fait ce soir une rencontre si singuliere !... la surprise... Je suis dans un trouble ! bon soir , mon frere.

## ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

10 Juillet 1782, 5 heures du matin.

L'ÉTRANGE destinée que la mienne ! Si des événemens finistres ne me tourmentent , de bisarres incidens m'inquietent. Je suis , au péril de ma vie , tirée de la prison où me retient le plus indélicat des amans ; & c'est pour m'aller jeter dans un asyle peu sûr , où je reste , pour ainsi dire , sous l'œil & sous la main de mon persécuteur. Ce jeune homme que je voyois sans crainte , j'aurois dû trembler devant lui ! non que je doive penser qu'il ait la moindre intention de me nuire ; mais il peut me perdre sans le vouloir ; il le peut , Dorothée , puisqu'il est le frere de Murville.

Ainsi la longue émotion que je res-

fentois hier, étoit un avertissement de la situation critique où j'allois me trouver. Ainsi le trouble qui m'agite encore est une suite nécessaire de ma position nouvelle.

En effet, s'il m'est permis d'espérer que plusieurs circonstances ne se réuniront pas pour découvrir l'infortunée Varmont, n'ai-je pas lieu de craindre au moins que le plus petit indice ne trahisse Mademoiselle de Terville? Ne peut-il pas arriver, par exemple, qu'en écrivant à son frere, ce jeune homme ne dise quelques mots.... Eh comment? comment cela? A propos de quoi M. Dolerval s'occuperait-il de moi dans sa correspondance avec Murville? Par quel hasard l'entretiendrait-il de Juliette, d'une fille obscure?.. Je n'y songeois pas! ... Ce que c'est que la peur, Dorothee! comme elle se nourrit d'elle-même, quand on a



l'imagination frappée !... Ah ! cependant , il n'y a pas une déraison si grande à supposer qu'il fasse un jour... par occasion , quelque mention de moi dans une de ses lettres , lorsque de mon côté je lui consacre bien celle-ci toute entière. Belle comparaison ! mais la différence est extrême ! Le soin de ma sûreté doit souvent appeler mon attention sur ce jeune homme ; & quel intérêt peut jamais m'attirer la sienne ? Allons , mon amour-propre m'égare : il me montre un danger qui n'existe pas.

Oui , mais tous ne sont pas également imaginaires , j'ai d'autres sujets de crainte trop bien fondés. Qui peut empêcher qu'au moment le moins prévu , Murville ne vienne passer quelques jours , avec son frère & sa sœur , dans cette ville , si voisine du hameau qui me cache ? Et comment prévenir

*ou le divorce nécessaire.* 45

alors une rencontre dont je ferois continuellement menacée ? Comment ? je n'ai qu'un moyen , c'est de me hâter... Mais on m'appelle , adieu ma chere Dorothee.

### LA MÊME A LA MÊME.

Sept heures du soir.

J'AI pris le seul parti qui fût convenable , ma sœur ; celui de rappeler à mon bienfaiteur l'engagement qu'il a daigné contracter avec moi , de ne dire à personne ce que j'ai pu lui confier de mes malheurs. Le bon curé m'a renouvelé ses promesses ; il m'a protesté que chacun resteroit persuadé que j'étois sa niece , & que son ami lui-même le croiroit. Au reste , j'entrevois dans l'avenir un expédient tout contraire. Il m'est impossible de penser que ce

jeune homme ait les principes & les mœurs de son frere. Tout en lui semble se réunir pour annoncer la plus belle ame. Il a l'extérieur honnête & décent, une physionomie pleine de douceur, l'air de la candeur & de la bonté... Mais je te l'ai dit, je crois. Qu'importe ! tu me pardonnes bien quelques répétitions ? ... Ma sœur, il a le cœur excellent ! excellent, si j'en crois mon oncle. Il est l'intime ami de mon oncle ! Cette liaison ne fait-elle pas encore son éloge ? Eh bien ! moi aussi, je veux obtenir son estime, fixer son attention, exciter même sa curiosité. Je veux qu'avant de connoître mon sort, il s'y intéresse. Je veux enfin, si quelque jour les circonstances l'exigent, pouvoir, avec pleine sécurité, lui révéler une partie de mes malheurs & de mes craintes, & me faire ainsi contre Murville un

protecteur de plus qui m'avertisse de son approche ; qui l'écarte de ma retraite , dont les soins veillent continuellement à ma sûreté. N'est-il pas vrai, Dorothee , que je ne faurois , dans ma position si critique , me préparer trop de ressources , me ménager d'avance trop de moyens ? ... Je crois entendre du bruit à la porte , j'y cours.

Je me suis trompée , personne ne frappoit. Il est pourtant bien près de sept heures ; & mon oncle m'a dit que ce jeune homme venoit tous les jours à six heures au plus tard. Pourquoi donc n'est-il pas ici ? La présence d'un tiers lui rendroit-elle la société de son ami moins agréable ! Bon ! comment ma présence leur sembleroit-elle incommode ? Je ne faurois les gêner dans leur conversation , je ne m'en mêle point. Hier , par exemple , je

n'ai pas dit un mot. Vraiment ! voilà ce qui aura pu lui déplaire ! Il m'aura crue souverainement dédaigneuse ! D'ailleurs il étoit à peine assis quand je me suis retirée. Je me suis retirée presque aussi-tôt ! avec une espece d'empressement ! Il ne pouvoit deviner la cause de ma fuite ; il se sera persuadé que j'avois voulu lui faire une impolitesse ? il a grand tort, grand tort certainement !... Mais cette idée doit l'affliger, l'humilier. Il faut l'en guérir. Il faut aujourd'hui lui faire un accueil moins froid... & ne pas le quitter sur-tout. Sans doute ; je lui ferai compagnie ! je resterai, je resterai jusqu'à ce qu'il parte.

Comment ! l'horloge de la paroisse se fait entendre, & je compte jusqu'à six, rien de plus ! Voyons le cadran.... l'aiguille marque six heures. C'est donc quand cinq heures ont  
sonné,

sonné, que mes oreilles.... Je ne fais pourquoi dans le courant de la journée j'ai tout fait & tout entendu de travers ! cela me donne contre moi-même des mouvemens d'impatience ! pourtant je suis fort aise qu'il soit moins tard que je ne le croyois ; je commençois à craindre qu'il ne vint pas. Ma sœur, il faut que je te l'avoue ; j'ai quelque desir de le revoir. Jamais desir ne fut plus naturel. Car enfin, je ne le connois pas M. Dolerval. Je me sens, il est vrai, quelque disposition à me prévenir favorablement pour lui, mais.. On frappe !.. Ah ! cette fois j'ai très-bien entendu ! j'y vole. Adieu, Dorothée.

---

## LA MÊME A LA MÊME.

11 Juillet 1782, 5 heures du matin.

QUE je suis à plaindre, ma sœur ! Qu'il est cruel de favoir prendre une bonne résolution, quand on ne fait pas la garder ! Je me battois, tant je suis mécontente de moi !

J'avois raison de te l'écrire, ma sœur : il étoit fâché, ce jeune homme ; il étoit fâché, maintenant j'en suis sûre. Son abord a été respectueux, très-respectueux ; mais j'y ai trouvé quelque chose de trop poli, qui m'a semblé froid. Je ne pourrois néanmoins, sans injustice, omettre une observation que j'ai faite à son avantage : c'est qu'à travers je ne fais quel air de gêne & de fâcherie, on démêloit très-facile-

ment une secrète inquiétude de déplaire ; & ce mélange d'une fierté noble dans le caractère , & d'une grande bonté dans le cœur , m'a pénétrée pour lui d'estime & de reconnaissance. Aussi me suis-je empressée de lui faire un accueil distingué. Bientôt j'ai vu qu'il me tenoit compte de la manière dont je favois réparer mes torts. Sa figure avoit pris un air de contentement , une expression de bienveillance , dont le charme étoit inexprimable. Et moi aussi j'éprouvois une satisfaction intérieure , difficile à rendre , mais douce à sentir : jusquelà tout alloit bien.

Malheureusement mon oncle s'est avisé de demander à son ami , si l'objet de son dernier voyage devoit être long-temps un mystère ? Ce voyage intéressoit singulièrement ma sœur , a répondu cet honnête jeune homme ,



voilà tout ce qu'il m'est permis de vous dire. Vous me presseriez vainement de vous confier les motifs qui me l'ont fait entreprendre. C'est le secret de Madame d'Etioles; les miens feront toujours à vous; ceux de ma sœur ne m'appartiennent pas. Tu feras apparemment contente de cette réponse, Dorothee; je t'avoue qu'elle m'a charmée, & je dois rendre justice à mon oncle : il en a paru satisfait. Cependant, Monsieur Dolerival continuoit à nous entretenir de sa sœur, c'est-à-dire qu'il ne tarissoit pas sur son éloge. On dit que les amans sont enthousiastes; je ne connois point leur langage; mais qu'il doit être séduisant, s'ils savent, pour vanter leurs maîtresses, emprunter celui que le plus tendre des freres employoit à louer sa sœur! Je l'écoutois, plongée dans un ravissement indicible.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un fatal retour sur moi-même, ait si cruellement dissipé mon ivresse ! Qu'elle doit s'applaudir, me suis-je dit tout bas, cette Madame d'Etioles, à qui le ciel a donné ce jeune homme pour frère ! Et moi, malheureuse, quel crime avois-je donc commis pour qu'il me fit naître la sœur du farouche Varmont ! Que veux-tu, Dorothee, ce rapprochement douloureux, ce terrible contraste a déchiré mon cœur. J'ai multiplié d'inutiles efforts pour calmer mon agitation mortelle. Oppressée du fardeau de mes peines, je me suis sentie prête à pleurer, prête à gémir. Il a fallu quitter la place ; il a fallu courir à ma chambre, pour y verser des torrens de larmes.

Après de très-longues souffrances, j'ai songé que mon absence alloit me

donner encore , aux yeux de ce jeune homme , l'apparence d'un tort. Alors mes pleurs se sont arrêtés. Je me suis hâtée de reparoitre. M. Dolerval a mis de l'empressement, de l'intérêt même à s'informer si je me sentois incommodée. Mais c'étoit d'un ton ! d'un ton que j'ai bien mérité ! M. Dolerval n'avoit plus le même air ; il se faisoit violence pour cacher son affliction ; a peine a-t-il attendu quelques minutes pour prendre congé de nous.

Et je ne fais quelle fureur de sommeil est venue saisir mon oncle ! Mon oncle m'a soutenu qu'il étoit tems de s'aller coucher ! Il est bien vrai qu'onze heures venoient de sonner ; mais quelque chose avoit dérangé cette horloge. Le moyen de se persuader que cinq grandes heures se fussent écoulées depuis que ce jeune

homme étoit avec nous ! Certainement l'horloge avançoit ! J'en étois sûre dès hier ; & ce qui me l'a confirmé , c'est que la nuit a été d'une longueur extraordinaire. Vingt fois je me suis réveillée , m'imaginant qu'il faisoit jour ! Ce n'étoit que la lune , cette éternelle lune dont la lumière me trompoit ! J'ai cru que le soleil ne se leveroit plus ! Aussi quelle manie de mon oncle de s'en rapporter à l'heure qui sonne ! Qu'ils font à plaindre les gens qui ne savent mesurer le tems qu'avec le secours d'une horloge.

J'en veux à mon oncle , j'en veux à M. Dolerval. M. Dolerval s'en va dès qu'il me voit reparoitre ! Quelle affaire si pressée le rappelloit donc ? Mais il étoit encore fâché , sans doute. Voilà coup sur coup deux impolitesse dont je parois coupable

56 *Emilie de Vermont*,  
envers lui. Ne pouvois-je pas ma-  
triser ma douleur & rester ? Le moyen  
que je me fasse jamais des amis,  
si je me comporte de cette manière !  
Et quand les cruels qui me persé-  
cutent viendront m'affaillir, je regar-  
derai vainement autour de moi ;  
je n'appercevrai personne qui se  
souvie d'embrasser ma défense. Et  
peut-être qu'ainsi je serai réduite à  
fuir mes ennemis, même avant qu'ils  
paroissent. Peut-être que je serai très-  
incessamment forcée d'aller cacher  
ailleurs, & je ne sais où, mes ter-  
reurs, ma honte, mon désespoir,

MURVILLE A DOLÉRAL.

Brest, le 13 Juillet 1782.

QUE maudit soit l'écrivain trom-  
peur avec ses phrases équivoques !

*Je viens de la voir ! elle est bien ! ses dangers sont finis !* Ne me suis-je pas d'abord imaginé que le hasard lui avoit fait rencontrer mon ingrate , & qu'il se hâtoit de me réjouir du récit de cette heureuse aventure ! Point du tout ! Monsieur ne daigne pas même en faire mention ! Il ne songe pas à m'adresser le plus petit mot de consolation ; c'est d'une sœur & d'un frère qu'il me parle ! Comme s'il ne devoit pas savoir que l'objet le plus cher , le seul objet , peut-être , dont on doit entretenir un amant , un amant malheureux sur-tout , c'est sa maîtresse !

Pourtant je te remercie de la bonne nouvelle que tu m'apprends , Dolerval. Ma sœur est sauvée , j'en suis enchanté , je n'en suis pas surpris. Quoique je la connusse horriblement sensible , je n'ai jamais pensé qu'elle

en dût mourir. Je ne crois pas aux douceurs de ces passions charmantes qui forcent une désolée personne à poursuivre un défunt jusques dans son tombeau. Ce qui pourroit m'étonner, par exemple, m'étonner au-delà de toute expression, ce seroit qu'aujourd'hui l'heureuse Eléonore fût en effet *très-bien, mieux qu'elle ne m'a jamais paru dans ses plus beaux jours!* Quoi donc! une convalescence si prompte & si pleine! D'où viendrait ce prodige? Cependant tu l'affirmes: il faut te croire. Il faut croire que, ma sœur ayant eu le bon esprit de goûter ma recette, Bovile, complètement oublié, vient enfin d'obtenir un successeur.

Pourquoi te récrier si fort? rien ne m'est échappé dans ta lettre. J'ai vu ce que tu voulois m'insinuer adroitement: *Les malheureux se plaisent à*

*caresser des ombres.* J'en fais mon compliment aux malheureux, & je n'en persiste pas moins à maintenir qu'il étoit temps que notre sœur voulût bien caresser des réalités; & malgré tes discours discrets, malgré sa vertu si long-temps éprouvée, je me persuade que c'est le parti qu'elle a pris. Ah ! tant mieux pour la société ! j'y vois à son grand avantage un bon effet qui, jetté dans le commerce, doit, à coup sûr, en faire hausser les fonds. Tant mieux encore pour l'aimable veuve ! C'est ainsi qu'à vingt-deux ans le célibat peut être doux. Qu'elle reçoive mes félicitations sincères, Dolerval; & qu'au sein des succès qui l'attendent, elle n'oublie pas quelle longue reconnoissance est due à mes conseils trop tard suivis.

Quant aux raisonnemens que ta prévoyance entasse sur la réurrec-



tion future de Bovile, ils sont beaux. Lis cependant ces détails tout frais, qu'un témoin oculaire vient de me faire passer, & ne vas pas divulguer ses confidences, si tu ne veux me compromettre ainsi que lui :

„ Nous étions à la hauteur des  
„ Açores, quand la flotte angloise a  
„ paru. Malgré notre infériorité, notre  
„ chef d'escadre devoit protéger la  
„ flotte marchande, & il l'a fait. Mais  
„ quand on a donné les signaux de re-  
„ traite, on voyoit trop bien que la  
„ *Pallas* ne pouvoit obéir. On devoit  
„ voir aussi que si l'on vouloit com-  
„ battre encore seulement une demi-  
„ heure, on obtenoit le grand avan-  
„ tage de la dégager & de sauver en-  
„ tièrement le convoi. Mais on a  
„ mieux aimé la laisser exposée au feu  
„ croisé de trois frégates & d'un vais-  
„ seau de ligne. Alors, jaloux d'effacer  
„ du

*ou le divorce nécessaire.* 61

” du moins dans le sang ennemi la  
” tache que la lâcheté des siens pou-  
” voit imprimer au pavillon françois,  
” le brave commandant de la *Pallas*  
” a soutenu , pendant trois heures ,  
” le combat le plus inégal. Au mo-  
” ment où le jour tomboit , on 'a  
” vu sa frégate , criblée de coups de  
” canon , à fleur d'eau , couler bas.  
” La chaloupe a sauvé quelques ma-  
” telots. Mais retenu sur son bord  
” par le serment qui oblige tout ca-  
” pitaine à ne quitter son vaisseau  
” que le dernier , l'intrépide Bovile a  
” dû s'ensevelir avec lui sous les flots.  
” O cruelle soif de l'or ! les vain-  
” queurs , avides de dépouilles , pour-  
” suivoient notre flotte marchande ; &  
” des hommes périssoient sans secours !  
” De tout l'équipage de la *Pallas* , il ne  
” s'en est pas sauvé quatre-vingt. Et ,  
” pour comble de malheur , le capi-

» taine n'est pas au nombre des pri-  
» founiers ! Les lâches ennemis d'un  
» brave homme ont complètement  
» réussi dans leurs détestables com-  
» plots : l'infortuné Bovile a péri. »

» Mais cet affreux succès n'a pas  
» assouvi leur vengeance. Ils sont ve-  
» nus à Tercere réparer leur esca-  
» dre. C'est là qu'on s'est hâté de  
» tenir un conseil de guerre qui vient  
» de flétrir la mémoire de Bovile, &  
» de prononcer la confiscation de  
» ses biens. Que d'horreurs ! »

Je ne transcris pas les réflexions de mon correspondant, Dolerval ; ici les faits parlent assez d'eux-mêmes : ils salissent mon imagination. Détournons les yeux, reposons-nous sur de rians tableaux.

Sais-tu bien qu'au total il n'y avoit pas le sens commun dans ta dernière lettre. Tu n'avois plus ta tête, quand

*ou le divorce nécessaire.* 63

tu me l'écrivis; ou bien, si tu n'es pas encore fou, tu es donc amoureux? En effet, qu'est-ce qu'un *voyage* que tu me rappelles, quoique tu ne m'en aies jamais parlé? Qu'est-ce encore que cette *rencontre*? Et ce mélange de *surprise* & de *trouble*? Allons, conviens qu'enfin il y a quelque fillette sur le tapis. Conviens. Ne t'avise pas de faire le discret? Tu t'en repentirois. Il ne suffit pas que le hasard t'ai jetté sur la route, ton inexpérience ne sauroit se passer d'un guide. Et vois comme notre Eléonore s'est bien trouvée de mes conseils. Dolerval, je n'ai pas moins d'amitié pour toi. Ne me cachez donc rien ni l'un ni l'autre. Je gouvernerai vos affaires de cœur avec la plus tendre sollicitude. je veux, suivant les circonstances, vous enseigner à tous deux les moyens les plus prompts

d'arriver au but. Je consens à révéler à ta sœur toutes les ruses de l'attaque , pourvu qu'elle me promette de ne pas décourager les assiégeans. Toi , je t'éclairerai constamment sur les petites symagrées de la défense. Ainsi vous pourrez sans doute , réparant le temps perdu , m'atteindre un jour dans la carrière , & déjà l'espoir de vos succès adoucit mon infortune.

Oui , je suis dans l'infortune, moi ! Je n'ai plus entendu parler de Mademoiselle de Terville. Un espion , que j'entretiens aux côtés de M. Varmont , m'affure qu'elle ne doit pas être à Paris. Ainsi , mon cher ami ne se feroit pas avisé de me l'enlever ? La petite personne n'auroit eu besoin que d'elle-même pour m'échapper ? La chose acquiert de la vraisemblance , & j'en suis piqué. Plus d'une fois je me surprends regrettant beaucoup la

*ou le divorce nécessaire.* 65

perfide : alors je me dis qu'avec des moyens plus doux, je me la ferois peut-être attachée. Cette idée me tourmente. Si jamais je retrouve la chère enfant... Si je la retrouve ! je la tiendrai de si près, qu'elle ne pourra plus se soustraire à son bonheur.

En attendant que je la tiennne, j'ai fait dans cette ville une petite connoissance, qui s'est chargée d'occuper mon loisir ; mais cela m'amuse, & voilà tout. Je sens auprès des plus jolies femmes un vuide ; ... oh ! que Mademoiselle de Terville reparoisse, & soudain je quitte tout pour elle.

(1) DOROTHÉE A ÉMILIE  
DE VARMONT.

Paris, le 11 Juillet 1782.

QUE de nouvelles horribles & consolantes je reçois ensemble, ma chere Emilie! que de sujets d'une affliction profonde & d'une extrême joie j'ai rencontré dans cette longue suite de lettres qui font pour moi le livre de ta

---

(1) Ecrite de Paris le 11 Juillet, reçue à St. Cyr le 14, à cette adresse : à Mademoiselle Juliette, chez le curé de St. Cyr, près de Tours : il paroît que ce fut dans la soirée du 8 Juillet, qu'Emilie mit ensemble à la poste toutes les lettres que depuis long-temps elle écrivoit pour sa sœur. On voit par cette réponse, qu'il n'étoit encore parvenu, le 11 Juillet, à Dorothée, aucune des lettres dans lesquelles Emilie lui parle de Dolerval.

destinée ! Ils étoient donc trop bien fondés ces affreux soupçons , dont l'horreur me paroïssoit telle que je m'indignois quelquefois de les nourrir encore ! L'infâme ! quand il me vantoit les grands biens que ta mort pourroit lui laisser , il prononçoit ton arrêt ! Il partoit pour t'égorger , le barbare ! quand il me faisoit ses adieux finistres , il partoit pour assassiner la plus douce , la plus aimable , la plus innocente des créatures... Ma sœur ! & la sienne ! O Dieu ! Dieu terrible aux méchans , où sont les supplices infligés au scélérat souillé du sang d'Abel ? Quand les enfers engloutiront-ils un monstre que la terre frémit de porter ? Que fait ta lente justice ? Qui retient ta main vengeresse ? Mais mon Emilie respire ! Le bras du très-haut l'a reçue dans le fond de l'abyme , & l'en a



tirée : je dois encore à sa bonté mille actions de grâces.

Tu respirez ! Heureusement que mes yeux s'en étoient assurés, heureusement les caractères de ta main chérie, ces caractères que je connois si bien, m'avoient donné la preuve certaine de ton existence, avant qu'un perfide eût osé venir devant moi s'applaudir de ton trépas. C'est aujourd'hui même, c'est ce matin, que le monstre a fouillé mon parloir de sa présence. Inquiete des nouveaux forfaits qu'il pouvoit méditer, je me suis fait cette violence d'aller affronter son aspect. Tigre féroce ! De quelle joie brilloit son œil sanguinaire ! Il venoit de recevoir de Brest, & se hâtoit de m'apporter le procès-verbal qui constatoit le naufrage du *Centaure*, & par conséquent ta fin tragique. *Son mari l'a suivie*

*ou le divorce nécessaire.* 69

*de près , m'a-t-il dit , il n'est déjà plus , ce héros pour lequel mon pere affectoit une si haute estime ; il n'est déjà plus ; & ce qui vous paroitra digne de remarque , c'est qu'avant de mourir il s'est déshonoré. La justice va s'emparer de son bien , distraction faite de celui de sa femme néanmoins. Grace aux poursuites que j'ai déjà commencées , la dot me sera rendue , sauf à moi d'en compter avec votre sœur , si jamais elle reparoissoit. A ces mots je n'ai pu réprimer l'excès de ma fureur : si jamais elle reparoissoit , me suis-je écriée ; barbare ! ...*

*Emilie , je t'allois trahir , j'allois me trahir moi-même. Je m'en suis assez tôt apperçue ; & d'un ton plus calme j'ai répété : si jamais elle reparoissoit , barbare !.... en feriez-vous content. Il m'a répondu fort tranquillement , que ce pouvoit être une chose fort agréable de te revoir ; mais qu'il*

*lui paroîtroit toujours fâcheux de rendre tant d'argent.* Et tout d'un coup, pour se débarrasser d'un tas de papiers qui l'incommodoient, il a fait entrer son domestique. C'étoit Lafleur ! A l'approche subite de cet homme, dont la main avoit pu lever le poignard sur le sein d'Emilie, un mouvement d'horreur m'a saisie ; mais bientôt ne voyant plus dans ce malheureux que ton libérateur, je me suis attendrie jusqu'aux larmes. Sans la grille qui me retenoit, j'allois tomber à ses pieds ! j'allois, dans l'excès de ma reconnoissance, le remercier cent fois de n'avoir pas entièrement fermé son cœur à la voix de l'humanité. Cependant, soit qu'il se fût apperçu de la première impression que son abord avoit produit sur moi, soit plutôt que la seule vue de la sœur d'Emilie eût suffi pour remuer

ses entrailles , Lafleur a perdu toute contenance. Il a pâli. Je l'ai vu s'appuyer contre le mur & s'asseoir enfin , prêt à s'évanouir. Son maître alors s'est contenté de lui demander s'il lui arrivoit souvent de tomber en foiblesse. L'infortuné domestique a dit plusieurs fois : non ; mais d'une voix bien altérée. *Tant mieux !* s'est écrié le farouche jeune homme : *car si les accès de ce mal devenoient fréquens , il faudroit absolument nous séparer.* A ce dernier trait , j'ai craint de ne pouvoir contenir mon indignation ; je me suis enfui.

Ainsi ton assassin va recueillir les fruits de ses crimes. Bientôt tes dépouilles l'enrichiront. Et je dois le souffrir ! Et je ne puis l'empêcher ! Hélas ! de tous les biens de ce monde , il ne te reste que la vie : si mon indiscretion te l'enlevoit , je périrois de désespoir. Vas , sois tranquille , compte

sur moi , crois qu'on m'ôteroit le jour avant de m'arracher ton secret.

Quant à ce qui regarde ta situation actuelle, qu'aurois-je à te dire ? Quelles lumieres attends-tu de mon inexpérience ? Tiens , ma chere Emilie , je ne pourrois que consulter mon amie , cette dame en chambre qui veut bien recevoir tes lettres & me les donner ? Dis-moi si cette ressource ne te semble pas trop dangereuse ?

En attendant , ne néglige aucune précaution pour ta sûreté. Redouble de vigilance , dérobe bien ton existence à tous les yeux. Sur-tout recueille tes forces contre le malheur. Eh quel mortel n'a pas besoin de courage ? Cette vie n'est qu'un temps d'épreuves & de peines. Vas , si je te faisois le tableau de celles qui m'assiègent ici , tu trouverois peut-être que Juliette si malheureuse , ne l'est

l'est pas encore autant que la pauvre  
Dorothée !

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr, le 18 juillet 1782.

AH, qu'il s'en empare, de mes richesses ; il le peut : je me garderai bien de l'exposer à l'alternative de me les rendre ou de m'immoler encore. Qu'il s'en empare ! Mais du moins, & c'est le dernier vœu que m'arrache pour lui le cri de la nature qu'il a refusé d'entendre, mais du moins qu'il ne trouve bientôt plus aucun charme dans leur jouissance ; que l'insupportable souvenir du forfait qui les lui valut, le poursuive sans cesse ; que le remords s'attache à son cœur & le ronge ; que dans une affreuse aliénation d'esprit, il entende

à chaque heure du jour ma voix plaintive ; qu'il voye à ses côtés , dans les ténèbres de la nuit , mon ombre sanglante ; qu'il devienne enfin le plus misérable des hommes , & qu'il puisse obtenir ainsi qu'un jour Dieu lui pardonne !

Toi , Dorothée , ne me parle jamais de lui..... que pour m'apprendre son repentir.

Garde-toi bien aussi de consulter la personne dont tu m'offres les conseils. Il y auroit en effet quelque péril à mettre , sans une nécessité reconnue , quelqu'un dans notre confiance. Dorothée , c'est un grand maître que l'adversité ! Celui-là sembloit avoir pris à tâche d'élever ma triste jeunesse. En peu de temps il a , par de rudes leçons , éclairé mon ignorance , avancé ma raison , formé mon jugement. C'est sur la défiance

qu'il m'inspire que je me repose du soin de me conseiller dans les occasions difficiles.

Et dès à présent je commence à m'appercevoir que j'avois eu tort de désespérer de moi-même. Je vois qu'il ne m'est pas impossible d'inspirer des sentimens de bienveillance à quelqu'un. M. Dolerval est venu tous ces jours-ci passer avec nous la soirée. Je me trompois bien, quand je pensois que ce jeune homme trouveroit la présence d'un tiers incommode ou désagréable. Tout au contraire, il s'applaudit de ce que je demeure avec mon oncle. Je l'entends quelquefois complimenter M le curé du bonheur qu'il a de posséder chez lui sa niece, une niece aussi..... aussi charmante, dit-il.

Une chose qui ne me tranquillise gueres moins, c'est de voir que mon



oncle aussi paroît s'attacher à moi chaque jour davantage. Je ne finirois pas, si j'entreprenois de te détailler les égards qu'il me prodigue, les attentions dont il me comble. Il n'y a plus de travail qui ne lui paroisse trop fatiguant pour Juliette, plus de métiers qui lui semble assez délicat. Il se ruineroit pour moi, si je le voulois souffrir ! Je n'aurois qu'à l'en croire, il se chargeroit seul de tout le tracas du ménage ! de sorte qu'il ne me resteroit plus autre chose à faire dans le presbytere que de me promener, manger & dormir du matin au soir.

Tu ne seras peut-être pas fâchée d'apprendre comment nos journées se passent. Je ne te dirai pas grand-chose des matinées : les matinées sont consacrées aux soins domestiques, elles n'offrent rien de bien intéres-

fant ; mais après dîner , Monsieur Dolerval arrive , il nous trouve au jardin. Mon oncle y travaille ; mais le moyen que sa niece y fasse quelque chose ! Que je prenne la bêche ou le rateau , M. Sévin se fâche , il dit que je ne suis pas assez forte. Si je me dispose à palifier , M. Dolerval m'en empêche , il prétend que cela me gâte les mains. Croirois-tu qu'il ne m'est pas même permis d'arroser les fleurs ? A propos de fleurs , on les cueille. M. Dolerval me fait tous les soirs un bouquet. Ce bouquet , il en faut convenir , est mieux composé , mieux nuancé , fait avec plus de grace que celui dont M. le curé veut absolument que je me parois tous les matins.

A la chute du jour , le ferein nous chasse , nous rentrons. Monsieur le curé soupe , on cause. C'est M. Do-

lerval sur-tout qui soutient & anime la conversation. Il conte ingénument les plaisirs & les accidens de son enfance, les occupations & les délassemens de sa jeunesse. Il est certain que les détails dans lesquels il entre à cette occasion, tirent leur principal intérêt de la manière dont ils sont présentés. Et vraiment, ma sœur, tu ne te feras pas une idée du charme que ce jeune homme fait répandre sur ses moindres récits ! Au surplus, c'est alors que j'ai lieu de m'appercevoir qu'il attache quelque prix à mon opinion. En effet, quoiqu'il dise toujours bien, toujours au mieux, il ne paroît un peu content de lui-même, qu'au moment juste où j'ai l'air d'approuver. Cependant mon tour vient. M. Dolerval m'interroge sur mes parens, sur le lieu qui m'a vue naître, sur les premiers objets de

mes attachemens. Mais ne va pas t'imaginer que ce soit vaine curiosité de sa part, & besoin de tuer le temps. Oh ! point du tout ! Il n'y a pas à s'y méprendre ! On voit que c'est par intérêt, par pur intérêt pour vous-même, qu'il vous accable ainsi de questions. Et tiens, ma sœur, quand il m'en fait de trop embarrassantes, mon oncle vient à mon secours, & M. Dolerval paroît toujours regretter beaucoup que ce ne soit pas moi qui réponde.

Ainsi nos soirées s'écoulent avec une vitesse que je ne conçois pas. Comment cette horloge sonne-t-elle toujours minuit, un moment après que M. Dolerval a pris congé de nous !

Je t'affure, Dorothee, qu'on a raison de dire qu'il n'y a point de condition, si pénible qu'elle semble

80 *Emilie de Varmont* ,  
au premier coup-d'œil , qui ne com-  
porte en soi quelques dédommage-  
mens. Je t'affure qu'à tout prendre , la  
mienne commence à me paroître  
très-supportable.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, ce 19 juillet 1782.

JE n'ai pu montrer votre dernière  
lettre à Madame d'Etioles, mon frere :  
vous y traitez notre estimable sœur  
avec un excès d'irrévérence qui m'é-  
tonne ; car enfin j'avois ouï dire  
qu'au sein de leurs défordres les  
plus libertins étoient forcés de con-  
server encore quelque respect à la  
vertu. Pardon, Murville, je serois  
sans doute désolé de vous offenser ;  
mais je ne puis souffrir non plus  
qu'Eléonore soit outragée. Quoi donc !

n'avoit-elle pas mérité par d'assez longues épreuves , qu'avant de la condamner vous daignassiez au moins suspendre votre jugement ? Au reste , puisqu'il devient nécessaire que la considération qu'on lui doit vous soit manifestée par des preuves nouvelles , un jour il me sera permis de vous les donner , mon frere ; & ce jour-là vous ferez obligé de croire à l'amour fidele.

Peut-être aussi viendra-t-il un temps où vous ne me soupçonnerez plus de me complaire à des inclinations basses. Il est vrai que si j'aimois un jour , ce pourroit bien être quelqu'un de cette classe prétendue inférieure , éternel objet du dédain des heureux de la terre. Ce pourroit être une fille que l'avengle destin auroit jettée dans un état obscur ; mais du moins il y

auroit entre sa condition qui tendroit souvent à l'abaisser , & ses sentimens qui l'éleveroient sans cesse , un si parfait contraste , qu'elle paroîtroit , dans son humble fortune , aussi déplacée que tant d'autres au milieu de leurs grandeurs. Une éducation brillante ne l'auroit pas nourrie de ces préjugés de supériorité , de domination , d'excellence dont on berce la longue enfance des personnes d'un rang distingué ; mais elle auroit le sentiment inné de tout ce qu'il faut applaudir & de tout ce qu'on doit blâmer ; mais elle auroit ce sens intime d'une délicatesse exquise qui , sans étude , marque sa place à chaque vérité ; mais la simple nature eût pris plaisir à lui donner sans travail & sans frais ce que tous les efforts de l'art obtiennent rarement en faveur de vos demoiselles si bien élevées , le goût des

occupations utiles , l'amour des vertus solides & l'aptitude aux talens aimables ; mais sur-tout elle porteroit au fond de son cœur plus de véritable noblesse que les filles des rois. Enfin , elle ne pourroit s'attirer l'attention ni par le faste de sa démarche , ni par la pompe de ses atours ; mais on la verroit mieux parée , d'une rose & d'un linon blanc , que les plus riches avec les diamans & la pourpre ; mais son adolescence à peine commencée , brilleroit à la fois des touchans attraits de cet âge , & des charmes plus éclatans de l'âge qui fuit ; mais elle réuniroit au suprême degré les agrémens , la dignité , les graces ; mais elle posséderoit des trésors de beauté. Que si pourtant elle existoit ainsi que je trouve mille douceurs à vous la peindre , ou peut-être plus étonnante encore , vous , mon frere , vous l'appelleriez



une *fillette* ; & moi je la croirois la reine du monde ! & moi j'en voudrois faire l'idole de mon cœur ! Mais , pour parvenir à toucher le sien , pensez-vous que je serois tenté de recourir à vos trompeuses lumieres , à votre expérience funeste ! Eh ! que m'enseigneriez-vous qui valût la peine d'être appris , Murville ? Après avoir longtemps médité vos leçons , je ne ferois plaie qu'à celles qui ne savent pas aimer.

Non , si je commençois à me sentir entraîné par la force d'un attachement qui pourroit décider bientôt le destin de ma vie ; non , ce n'est pas à vous qu'il me conviendrait d'en faire la confiance. La seule Eléonore m'en paroîtroit digne , & ma reconnoissance la lui devoit. Toutefois avant d'offrir payer sa confiance par des aveux semblables à ceux dont elle m'honora ,  
je

je voudrois être sûr de pouvoir , comme elle , garder inaltérable & pure , à travers les épreuves de l'absence & du temps , une passion combattue par les convenances , & contrariée par les événemens. Je voudrois être sûr , non que l'objet de mes tendresses les mérite : pourroit - on ne pas estimer ce qu'on aime ? mais que moi - même je suis digne de l'adorer toujours , quand je devrois ne jamais l'obtenir. Quelle honte , en effet , s'il me falloit recevoir de qui que ce fût des leçons de délicatesse & de fidélité ! quelle honte sur - tout s'il m'arrivoit ensuite de brûler d'un feu que des difficultés communes pussent refroidir ! comment soutenir alors les reproches de ma sœur si constamment éprise au sein des regrets & des privations ? Le moyen d'entendre Eléonore m'accuser du crime irrémif-

fible d'avoir, à ses yeux même, profané l'amour ?

Venons maintenant au seul article de votre lettre qui m'ait intéressé, Murville. Malheureusement c'est aussi le seul où vous ayez eu raison avec moi. Je ne suis pas sans quelque peine forcé d'en convenir : il paroît que mes espérances sur l'ami de ma sœur étoient déraisonnables ; les tristes détails que vous m'envoyez, semblent prouver trop bien que Bovile ne vit plus.

Mon frere, avant de finir, il me reste une grace à vous demander : veuillez pardonner la franchise qui m'a dicté cette réponse. Je conçois que la différence des opinions, quand elle tient à celle des sentimens, puisse à la longue altérer l'amitié. Cependant celle que je vous ai vouée ne fera pas

*ou le divorce nécessaire.* 87

détruite , parce que je persiste à croire avec Madame d'Etioles que , malgré la contagion des principes du monde , il vous reste au fond du cœur assez de bonté naturelle pour que vous reconnoissiez quelque jour toutes vos erreurs. Adieu , mon frere. Je n'attendrai pas sans impatience le retour du courier.

**ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.**

St. Cyr, le 24 Juillet 1782.

Oui , ma chere Dorothée , je t'assure que je commence à m'accoutumer à mon sort ; mon oncle est un excellent homme en vérité. Quelque chose en lui me déplaisoit : c'étoit cette gaieté presque enfantine que la plus mince bagatelle avoit le pouvoir d'exciter. Ma tristesse silencieuse & sa pé-

H 2



tulante allégresse me paroïssent toujours contracter d'une manière pour moi trop fâcheuse : souvent j'ai senti ma douleur s'aigrir de sa joie. Je ne saurois affirmer que M. Sévin se soit apperçu de cette malheureuse disposition de sa niece ; mais ce qu'il y a de certain , c'est qu'il a changé de manière & de ton. Je ne veux pas dire qu'il soit devenu chagrin ou grondeur. Seulement sa belle humeur s'est tempérée ; elle est maintenant , moins bruyante , plus réservée , plus douce , plus attirante , presque aussi charmante enfin que celle de M. Dolerval. Et tiens , Dorothée , voilà que j'y songe : cela vient peut-être uniquement de ce que le bon curé prend peu-à-peu , sans qu'il puisse même s'en douter , la teinte de l'heureux caractère de son ami.

J'ai fait , par rapport à mon oncle ,

une autre remarque qui ne m'a pas moins flattée. Tu te rappelles, ma sœur, *la phrase favorite* de M. Sévin? Cette phrase qui m'a si fort étonnée le jour de mon entrée au presbytere, & sur le sens équivoque de laquelle je ne m'étois trouvée bien rassurée que lorsqu'avec une ingénuité sans exemple, & pourtant pleine de respect, mon oncle m'avoit confié les peines de son état, en me protestant d'ailleurs, que l'expression de ses regrets n'avoit rien qui me concernât particulièrement, puisqu'il *alloit sans cesse*, ce furent ses propres termes, *en régaland le premier venu*. Eh bien ! Dorothee, cette phrase, il est trop vrai qu'il la répétoit à propos de rien, sans relâche, sans retenue ; & quoi qu'il eût pu dire pour diminuer mes alarmes, ces fatigantes exclamations me donnoient un secret déplaisir. Tu n'ap-

prendras donc pas sans quelque satisfaction que mon oncle se corrige encore de ce défaut-là. Maintenant la plainte ne lui échappe que quand son cœur est trop plein pour la contenir. Encore se fait-il cet effort de m'en épargner l'amertume. Toutefois à son air pensif, rêveur, profondément préoccupé, je vois d'avance arriver l'instant où le sentiment de ses maux, devenu trop vif, va lui en arracher l'aveu. Lui-même s'en apperçoit, & de peur que je ne l'entende, de peur de m'affliger, sans doute, il se leve brusquement, il me quitte, il va loin de moi gémir ce fatal : *on devrait marier les prêtres !* Je dis *gémir*, & je dis bien : nulle autre expression ne rendroit mieux la touchante inflexion que prend sa voix, quand elle articule ces mots. Alors, & seulement alors, j'y trouve ce ton de la tendresse & de la

douleur, ces accens d'une ame passionnée que M. Dolerval prend si bien, lorsqu'il chante une romance.

A propos, c'est hier que les deux amis ont fait de la musique. Je ne te parlerai plus de la basse de M. le curé. M. Dolerval a très-agréablement touché quelques sonates. Ensuite mon oncle s'est mis à chanter : elles ne m'ont pas fort amusée, les chansons de mon oncle. Ce ne sont que des ariettes & des rondes, toutes gaies ou bouffonnes. J'en aurois sûrement trouvé les airs plus jolis, si les paroles ne m'auroient pas paru pour la plupart insignifiantes & maussades. Tu fais combien je préfère les romances. Les romances ont quelque chose de tendre & de plaintif, qui charme le cœur en le contristant. Au reste, j'admire toujours le hasard qui fait que M. Dolerval semble deviner tous mes goûts. M. Do-



lerval nous a chanté les plus touchantes ; & comme il les a chantées ! Que d'expression dans sa figure , dans son regard & dans sa voix ! Sa voix ? elle est charmante ! elle est enchanteresse ! elle a porté jusqu'au fond de mon ame la langueur & l'attendrissement ! Je ne me ferois pas lassée de l'entendre ! Il a trop tôt fini , mais par les couplets suivans , sur l'air que je t'envoie noté (1).

## I.

Le printemps , l'amour & Sylvie  
 Inquiétoient ma liberté ;  
 J'ai vaincu la coquetterie  
 Et la nature & la beauté.  
 Mais bientôt je ne suis plus maître  
 Des feux qui vont me consumer.  
 La plus belle vient de paroître,  
 Et je sens bien qu'il faut aimer.

---

(1) Cet air ne s'est pas retrouvé.

I I.

Elle est jolie, elle est charmante,  
Et n'a pas l'air de le savoir.  
Sans même y songer, elle enchante ;  
Elle soumet, sans le vouloir.  
L'art qui séduit, je le déteste ;  
Contre un tyran l'on doit s'armer ;  
Mais la beauté simple & modeste ,  
Ah ! je sens bien qu'il faut l'aimer.

I I I.

Déjà, déjà mon cœur l'adore ;  
Le jour, son image me suit ;  
La nuit, je la retrouve encore  
Dans mes songes qu'elle embellit.  
Ce Timide espoir qu'amour inspire,  
Daignera-t-on vous confirmer ?  
Daignera-t-on jamais me dire :  
Ah ! je sens bien qu'il faut aimer ?

---

## LA MÊME A LA MÊME.

Le 25 Juillet 1782.

J'IGNORE si tu sentiras comme moi, Dorothée : la chanson de M. Dolerval m'a fait le plus grand plaisir. Je dis sa chanson ; car je crois qu'il en est l'auteur : tu vas me demander pourquoi ?..... C'est que..... c'est qu'il y a dans les paroles des choses..... ? Ah, c'est qu'il a paru très-embarrassé quand je n'ai pu m'empêcher de lui dire que je croyois n'avoir vu celle-là (1) nulle part. Ma-

---

(1) Depuis elle a paru dans les *étrennes de Polymnie* ; mais avec des changemens commandés par la circonstance. Ce fut apparemment un vol qu'alors M. Louvet crut pouvoir faire impunément à M. Dolerval. Voyez pourtant comme tout se découvre !

Note de l'éditeur.

demoiselle, vous ne pouvez les connoître toutes, m'a-t-il répondu. Mais il venoit de perdre contenance; & puis c'est qu'il trembloit en la chantant; c'est qu'il rougissoit en me voyant l'applaudir; c'est qu'il a paru très-content quand je l'ai prié de me la laisser. Mon oncle aussi ne vouloit-il pas s'en emparer. Oh, qu'il chante ses ariettes ! Il n'aura ma chanson que quand je la saurai. Je la saurai bientôt, Dorothée. Ne m'est-il pas à l'instant même arrivé d'en frédonner machinalement les derniers vers.

Mon étourderie m'a pensé trahir. Il y avoit déjà quelques minutes que je ne résistois qu'à peine au desir de chanter à mon tour, & de me mettre au piano. Cette fantaisie, supposé que c'en fût une, n'avoit rien de blâmable; car enfin, s'il est bon de ne point tirer vanité de ses avanta-

ges, on ne doit pas non plus en affecter le dédain. Or, tu fais que dans le nombre des talens dont mon pere nous dota malgré Madame de Varfont, la musique fut comptée pour beaucoup, & me valut quelques succès. Sans doute M. Dolerval touche passablement & chante à merveille. Pourtant ma voix vaut bien la sienne, & certainement il n'est pas mon égal au piano. Voilà ce que je puis te dire sans un excès d'amour-propre; & voilà ce que je me disois à moi-même tout bas. violemment tentée de me mêler du concert, je jouissois d'avance de la surprise de Monsieur... de la surprise des deux amis. Cependant plusieurs réflexions m'avoient arrêtée : falloit-il, en montrant au bon curé tout ce que je savois faire, découvrir sans nécessité le mensonge auquel je m'étois vue

quinze

quinze jours auparavant réduite, lorsqu'il avoit été question de lui dérober ma science ! D'ailleurs, n'y auroit-il pas dans tout ceci quelque chose de très-déobligeant pour M. Sévin ? Cette dernière considération sur-tout m'ayant déterminée, je m'étois, non sans peine, résignée au rôle passif d'approbateur, & je l'avois courageusement soutenu jusqu'à l'instant où je ne fais quelle préoccupation me conduisit à frédonner, sans que j'y songeasse, les derniers vers de la nouvelle chanson.

Heureusement la surprise des deux amis m'avertit presque aussitôt de ma faute ; heureusement je n'avois formé qu'à mi-voix des sons mal articulés : ainsi je pouvois encore nier que je fusse musicienne. Mais M. Dolerval me pressa, me supplia d'essayer de mettre ces paroles sur l'air : il n'y

eut pas moyen de m'en dispenser. Je pris du moins la précaution de chanter sans méthode , à-peu-près comme une écolière qui commence la gamme. Ce fut au reste un soin bien surabondant , car le hazard voulut qu'en ce moment ma voix devint tremblante & voilée. On ne m'en fit pas moins de grands complimens , on m'affura que je devois cultiver des dispositions si recommandables. Mon oncle aussitôt me renouvelles ses offres ; mais M. Dolerval m'a demandé la préférence ; il me l'a demandée de ce ton plus engageant , plus persuasif qui lui est naturel , de sorte que me voilà désormais dans l'étrange embarras de savoir auquel des deux amis je laisserai prendre la peine de m'enseigner ce qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre aussi bien que moi. Bon ! je verrai , je temporiserai ,

*ou le divorce nécessaire.* 99

je..... mais il me semble qu'il y a déjà bien long-tems que nous avons dîné; voici le moment où.... où je ne puis me dispenser de paroître. Adieu, ma chere Dorothee.

**DOLERVAL A MURVILLE.**

Tours , le 28 juillet 1782.

**V O U S** ne me répondez pas , mon frere : je vous ai fans doute écrit des vérités un peu dures ; mais n'ayant fait que ce que j'ai dû , pourrois-je être coupable ? Pourtant si je vous ai fâché , je ne m'en consolerais pas.

---



## ÉMILIE DE VARFONT A DOROTHÉE.

Ce 2 Août 1782 ; minuit.

J' A I reçu ta lettre aujourd'hui , ma sœur ; j'y vois avec sensibilité que seulement sur le portrait que je t'ai fait de mon oncle , tu as conçu pour lui beaucoup d'estime. Sans doute il doit y avoir dans son état , comme tu le remarques fort bien , très-peu d'hommes d'un caractère à la fois aimable & bon comme le sien. Cependant je m'étonne un peu de ce qu'en me parlant de son ami , tu bornes son éloge à me dire que je parois avoir pour ce jeune homme une amitié toute particulière. Oui , ma sœur ; & c'est qu'il la mérite ! C'est que personne n'en est aussi digne que lui ! Mais vous , à ma place !

vous-même, Dorothée, pourriez-vous, dites-le moi, je vous en prie, pourriez-vous lui refuser un vif attachement? Comment donc! Est-ce que je ne lui aurois pas rendu justice dans mes lettres? Est-ce que j'aurois négligé de te le peindre tel qu'il est? Ce seroit de ma part une omission bien inexcusable!

Que je ne t'aye rien dit de ses talens, de ses graces, de sa beauté, de la foule des avantages extérieurs dont il brille; je le conçois: il n'y a rien là qui puisse nous intéresser beaucoup ni l'une ni l'autre. Mais que je ne me fois pas empressée de te présenter le ravissant tableau de ses inclinations douces, de ses mœurs innocentes; que je ne t'aye pas vanté comme il le falloit toutes les qualités de son cœur, toutes les vertus de sa belle ame; voilà ce que tu ne

devrois pas me pardonner ; voilà de ces injustices dont je n'aurois jamais cru pouvoir me rendre coupable !

En effet, n'est-il pas surprenant que ce jeune homme, qui pourroit sans aucun risque appeler sur lui l'examen du censeur le plus austere, ait pour les défauts d'autrui cet excès d'indulgence qu'on feroit par fois tenté de nommer foiblesse ? N'est-il pas très-extraordinaire que lui, qui ne se permettroit pas la plus petite offense contre son ennemi mortel, ne garde aucun ressentiment des torts d'un ami ? N'est-ce pas une chose admirable, enfin, que cette extrême sensibilité de son cœur, jointe à l'inaltérable douceur de son caractère ? Je veux t'en rapporter un trait tout nouveau, Dorothee.

Mon oncle, il faut te l'avouer, n'est plus le même homme. Je m'é-

tois trop pressée de me féliciter du changement de son humeur, & d'en augurer favorablement. La révolution qui s'est faite en lui, ne s'est pas arrêtée au point où je l'avois jugée bonne. Une mélancolie d'abord assez douce a remplacé la gaieté tout-à-fait éteinte; mais malheureusement la tristesse profonde & les sombres chagrins viennent de succéder. M. Dolerval ne l'a jamais vu dans un état semblable. Si les inconvéniens de cette étrange métamorphose ne touchoient que moi, je ne pourrois que plaindre mon malheureux oncle, je ne songerois qu'à le consoler. Pourquoi faut-il que, dans les plus forts accès du mal atrabilaire qui le possède, il ne s'en prenne jamais à sa niece, avec qui du moins il a peut-être le droit de se fâcher; & qu'il laisse au contraire tomber tout le

poids de sa mauvaise humeur sur son ami, sur son généreux ami, que je vois si fort compâtrer à sa peine ignorée, & qui s'efforce comme moi, trop inutilement hélas ! d'en pénétrer la cause ?

Hier il étoit minuit qu'on n'avoit pas encore ouvert le recueil de romances que M. Dolerval avoit eu l'attention d'apporter. Mon oncle, chose étrange ! n'avoit pas paru se soucier qu'on se livrât à ce délassement. Cependant M. Dolerval crut pouvoir chanter, seulement une fois, ma chanson ; la sienne, je veux dire. Eh bien, quoiqu'elle soit courte, mon oncle eut l'air d'en attendre impatientement la fin. Mais ce n'est pas tout ! admire l'étonnant caprice : à l'instant où ce jeune homme nous fait ses adieux, M. Sévin qui de la foirée n'avoit pas voulu regarder une

note, ne s'avise-t-il pas de demander d'un ton d'aigreur à son ami : *Si Madame d'Etioles ne veut plus jamais l'honorer de ses visites ? Si elle a juré de ne pas revenir chez lui faire de la musique ? — Excusez ma sœur, elle est à présent embarrassée, occupée...* M. Dolerval alloit continuer, on l'interrompt brusquement : *bon ! ce ne sont pas ses chagrins qui l'occupent ! — Au ton dont vous le dites, réplique l'excellent frère, avec un peu d'émotion, ne pourroit-on pas croire que vous en êtes fâché ? — Ma foi, s'écrie-t-on, je puis du moins en être surpris ! je puis être surpris qu'une femme que j'ai vue, il n'y a pas six semaines, prête à mourir du chagrin de la perte de son mari, paroisse déjà tout-à-fait consolée. Qu'est-ce donc que l'attachement des femmes, s'il ne peut survivre plus d'un*

*mois à son objet ? Que voulez-vous que l'on pense d'une douleur qu'elle ne se donne pas la peine de garder plus longtemps ? Toutes les fois que je songe à cela , j'ai moins de regret qu'on ne veuille pas marier les prêtres.*

A ce propos vraiment malhonnête , Dorothée , tu aurois vu M. Dolerval dans l'accablement de la surprise & du chagrin. Cependant , au-lieu de se fâcher , il a dit d'un ton touchant : *Ah , mon ami ! qu'est-ce que je viens d'entendre ? Que de mal vous m'avez fait !* en même-temps il lui tendoit les mains. Croirois-tu qu'au-lieu de voler dans ses bras , M. Sévin a fait quelques pas en arriere ? J'en ai senti , moi qui te parle , un mouvement d'impatience ! mais rien ne peut altérer la douceur de ce jeune homme. Il s'est retiré pénétré d'affliction. Néanmoins , maintenant

que j'y pense, je me rappelle très-bien qu'il n'avoit pas donné le moindre signe de colere.

Bon soir, Juliette : a dit M. le curé resté seul avec moi.... — mon oncle, il est parti désolé. — Eh bien, le propos m'est échappé ; que voulez-vous que j'y fasse ? — Mon oncle, il ne reviendra pas ! — il ne reviendra pas ! a-t-il répété tout de suite avec inquiétude ; puis d'un ton plus doux : vous vous allarmez trop facilement. Rassurez-vous, Juliette, rassurez-vous, il reviendra. Je ne le traite pas ordinairement si mal ; & d'ailleurs vous, ma niece, ne lui avez-vous pas fait un accueil obligeant ? Pourquoi vous feroit-il supporter la peine de ma faute ? Et sans cela même je le connois incapable de me garder rancune pour un moment de vivacité. Rassurez-vous, il reviendra,



je vous le promets. C'est moi qui vous le promets, chere enfant..... bon soir.... Je deviens triste, grondeur, insupportable, ma fille ! daignez ne pas m'en vouloir. Plaignez - moi, que Dolerval aussi me plaigne ! & qu'il me pardonne ! entendez-vous, ma niece ? qu'il me pardonne, je vous en prie !

Alors il m'a quittée ; il m'a laissée touchée de ce prompt repentir, attendrie jusqu'aux larmes ! cependant, quoi qu'il m'eût dit, j'étois inquiète. Je craignois que M. Dolerval ne revint pas. Je savois que de toutes les peines qu'il pût recevoir, la plus sensible étoit un outrage fait à sa sœur ; mais n'importe : il est revenu tantôt ; il est revenu plutôt que de coutume ; & du plus loin qu'il a vu mon oncle, il a volé vers lui. Mon oncle vouloit parler,

ler, s'excuser; il ne l'a pas souffert, il l'a tendrement embrassé !

Que penfes-tu de cela, Dorothée ? Qu'en penfes-tu ? je veux que tu me répondes; que tu me répondes le plus tôt possible.

**DOROTHÉE A ÉMILIE DE VARFONT.**

Paris, le 4 Août 1782

ÉMILIE, tu ne l'as pas du tout comprise, ma dernière lettre; & je crois avoir trop bien entendu les tiennes. Je crois entrevoir que certaine passion obscurcit le meilleur jugement, tandis qu'au contraire l'amitié, qui de loin froidement réfléchit & considère, fait éclairer la plus timide inexpérience. Qui l'eût dit cependant qu'un jour ce seroit à Dorothée, abandonnée dans l'ignorance du cloître, qu'il appartiendroit

de soulever le voile épais dont Emilie, environnée des lumières du monde, auroit laissé ses yeux se couvrir ?

Oui, ma pauvre petite sœur, tu marches en aveugle dans une route parsemée d'écueils, & chaque pas t'expose davantage. Arrête-toi, je t'en conjure : daignes un moment te recueillir. Descends dans ton cœur pour l'examiner ; fais-toi cet effort de résoudre sans prévention les questions que je te propose.

Jamais, quoi qu'il puisse arriver, jamais tu n'oublieras ton généreux époux. Le souvenir de ses bienfaits ne s'effacera point de ta mémoire. Ton époux ! tu avois conçu pour lui beaucoup d'estime, une vive reconnoissance, une amitié respectueuse ; & cependant que pensois-tu, que disois-tu de Bovile ?

Aujourd'hui, car il te deviendra

plus facile de juger par comparaison, aujourd'hui que dis-tu, que penses-tu du jeune Dolerval? D'où viennent ces éloges plus animés que tu lui prodigues? Quel nom donner à l'espece d'enthousiasme qu'il te cause? Enfin, que pourrois-tu penser & dire autre chose, s'il t'avoit inspiré ce qu'on appelle de l'amour?

De l'amour! le mot seul va te faire trembler. Rassure-toi néanmoins: il me semble que tu as encore le temps de revenir sur tes pas.

Ma chere Emilie, je crois voir le précipice, & je te le montre. Quant aux moyens de l'éviter, je m'en rapporte à ta prudence, à ta sagesse, à ce desir de la vertu qui t'inspirera, je n'en doute pas, les meilleures résolutions. Pourvu que le péril ne te soit plus caché, je suis tranquille. Tranquille! ah! ne le crois pas. Je ne puis

l'être quand je vois tant de peines nouvelles ajoutées à celles qui déjà t'accabloient.

Mais cet amour, ce fatal amour, est-il donc fait pour le malheur de l'espèce humaine ? Pourquoi se plaît-il à tourmenter d'un desir inquiet les cœurs même qu'il ne doit jamais brûler de ses feux ? Toi, ma sœur, tu l'auras sans doute trop tôt connu pour ton repos ; & moi, c'est peut-être pour mon éternel ennui que j'ai juré de ne le point connoître : ô destinée !

**ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.**

St. Cyr, le 6 Août, midi.

MON DIEU ! quel coup de lumière tu viens de jeter sur l'abyme au bord duquel je marchois pleine de confiance ! Mon Dieu ! les cruelles passions

d'autrui n'avoient-elles pas rendu mon fort assez déplorable ! Falloit-il encore que les combats d'un amour criminel & malheureux s'élevassent au fond de mon cœur ? Ne suffisoit-il pas que je fusse un objet de pitié ? devois-je, pour comble d'infortune, devenir un objet de mépris ? Bovile ! Oh ! mon généreux époux ! quoi la reconnaissance de tes bienfaits a si-tôt péri dans ma mémoire ; & le sentiment que tes vertus avoient mérité sans pouvoir l'obtenir, un inconnu me l'a tout d'un coup arraché ! Quoi ! déjà tes mânes sont outragées ! Quoi ! sur ta tombe à peine fermée je brûle d'une flamme adultère !

Conçois l'excès de ma surprise & de ma douleur, Dorothée : aujourd'hui, pour la première fois, je m'aperçois que je ne suis pas seulement coupable envers mon époux. Tandis

que ton amitié toujours tendre , toujours attentive , veilloit sur ta sœur , mon lâche égoïsme te récompensoit à peine de quelques souvenirs. Insensée , je ne t'entretenois que de mes erreurs ! Ingrate , j'oubliois tes peines ! Depuis que je suis ici , je crois ne t'avoir pas adressé le plus petit mot de consolation. Quel seroit donc le suprême pouvoir de cet attachement qui , même en sa naissance , m'a fait négliger mes devoirs , offenser mes bienfaiteurs , & porter sur un seul objet , sur un objet jusqu'alors étranger , mon affection toute entière ? Quel obstacle opposer à sa toute-puissance ? Quel parti prendre ? où me cacher ? Que devenir ? Ah ! malheureuse !

---

LA MÊME A LA MÊME.

Onze heures du soir.

Tu vas sans doute remarquer, ma sœur, que ce soir je suis remontée chez moi plutôt que de coutume ? C'est que M. Dolerval vient déjà de partir, & mon oncle aussi-tôt m'a renvoyée.

Je profite de cet incident pour t'apprendre une heureuse nouvelle : je crois avoir ce matin trop vivement partagé tes allarmes : j'ai lieu de penser que je suis loin d'aimer ce jeune homme autant que nous l'avions craint. Oui, plus je réfléchis, plus je me persuade que jusqu'à présent j'ai seulement cédé en quelque sorte à l'impression qu'il s'est efforcé de me communiquer. J'ai seulement payé ses



honnêtetés , ses attentions , ses soins de toute espece , d'un peu de reconnaissance : & voilà tout. Je sens bien qu'il y auroit même à cela quelque danger peut-être ; & je te promets d'y prendre garde.

Prête-moi quelque attention , ma sœur : tu feras , je l'espere , contente des motifs qui m'ont fait changer d'opinion , pour me rendre plus de confiance en moi-même. Depuis deux jours ces Messieurs ont ensemble des pour-parlers très-longs , très-animés , très-mystérieux ; on se parle bas , on s'éloigne , on m'évite : j'ai d'abord été frappée de cette impolitesse ! Tantôt sur-tout les interminables chuchotteries ont recommencé ; j'ai vu qu'on craignoit plus que jamais de m'admettre au secret de ces conférences : une défiance aussi mal-honnête m'a singulièrement affligée. On s'est décidé

pourtant à revenir à moi ; mais on avoit je ne fais quelle joie difficile à dissimuler : ces marques d'indifférence pour mes peines, ne m'ont pas non plus échappées. Enfin, ce n'est pas ma chanson que l'on a chanté ; mais celle-ci que tu connois bien :

Il faut attendre avec patience,  
Le jour de demain est un biau jour :  
Grande est, dit-on, la différence  
Entre le mariage & l'amour, &c. ' .

Sans doute il y avoit de l'impertinence à substituer ainsi je ne fais quel pont-neuf très-gothique, très-insignifiant, à ma chanson si jolie. Aussi je me suis sentie piquée jusqu'au vif. Tellement que si M. Dolerval s'étoit seulement avisé de vouloir fredonner mes couplets, je m'y ferois opposée de toutes mes forces. Tu vois donc bien, Dorothee, qu'aucune de ses impolitesse

ne m'échappe , que je remarque toutes ses fautes , & que je ne lui pardonne rien. Or , maintenant je te le demande : crois-tu qu'on puisse se fâcher si fort , & pour des bagatelles au fond , contre les gens qu'on aime ? assurément , non ; & la preuve , c'est que je n'en veux pas du tout à mon oncle.

Allons , ma sœur , il est clair que l'excès de ta sollicitude nous a trompées. J'ai pour lui quelque amitié ; mais de l'amour ! Oh , pas du tout. Dans le fait nous étions deux enfans ! devait-il seulement paroître vraisemblable que tout-à-coup je me fusse éprise..... J'entends quelque bruit !.... dans le presbytere ! .. mon oncle ne seroit pas couché ? ... mais je crois reconnoître... sa voix... pourquoi reviendrait-il à l'heure qu'il ? .... oui , c'est sa voix ; attends , ma sœur ; que je prête l'oreille.

Oui, Dorothée, c'est M. Dolerval. Il a dit : *bien, très-bien, je vais toujours à l'église.* Mon oncle a répondu : *je ne vous y ferai pas attendre.* Qu'est-ce que tout cela signifie donc ? Que vont-ils faire à l'église ? je ne fais, ma sœur ; un pressentiment fâcheux... la foule des circonstances qui se réunissent... tous ces entretiens mystérieux ?.. & cet air satisfait de M. Dolerval ?.. & la chanson de ce soir ..... quelle affreuse lumière !... quoi seroit-il possible ! je tremble !... Attends, ma sœur, je vais essayer de descendre sans bruit.. d'écouter... je veux savoir... Ah ! mon Dieu .., ma chère Dorothée, je reviens à toi dans un moment.

Que viens-je d'entrevoir ? Qu'ai-je entendu ? le perfide ! Ah ! malheureuse !... Dorothée, ma main tremble ! tout mon corps frissonne. Demain... ce soir je ne puis.

**LA MÊME A LA MÊME.**

7 Août, 8 heures du matin.

**NON**, je ne puis, je suis autant qu'hier foible... étonnée... hors d'état d'entreprendre ce fatal récit. De la nuit je n'ai pu fermer l'œil... Je ne l'aime pas ; sois sûre que je ne l'aime pas..... Le cruel ! comme il m'a trompée ! l'ingrat !... pardonne, généreux Bovile : il est trop vrai peut-être que je l'aurois aimé.. Mais c'en est fait, je ne l'aimerai pas... sois tranquille, Dorothée, je ne veux plus... que le haïr !... A demain ; tantôt ; dans la journée ; nous verrons. Je te dirai tout.

---

**MURVILLE**

MURVILLE A DOLERVAL.

Brest, le 7 Août 1782.

NON, mon bon petit frere, je ne suis pas fâché : Les folles apostrophes dont vous honorez ma raison, ne m'offensent pas ; mais elles m'inquiètent. Pour peu que cela dure, je vous soutiens incurable ; & quel chagrin, s'il faut signer un avis de parens pour vous reléguer aux petites maisons !

Comment ? Dolerval n'est plus inquiet que de savoir *s'il est digne de sa Demoiselle ! il tremble de profaner l'amour ! il n'aspire qu'à brûler d'une flamme éternelle ! au sein des privations ! la belle chute ! où diantre as-tu pris tout cela ? tu fais donc par cœur l'Amadis & l'Astrée ?* voilà le

mal ! on ne devoit jamais vous laisser de romans dans les mains , à vous autres enfans. Tôt ou tard cette lecture vous tourne la tête. C'est ainsi qu'un jour , étant tout petit , je m'avifai d'aller courir les champs dans l'intention de me rendre hermite ; & cela parce qu'un dévot précepteur me faisoit depuis quelque temps , matin & soir , méditer la *vie des Saints*.

Au demeurant , *l'humble personne est d'une classe inférieure* : ne l'avois-je pas deviné ? va , ne crains pas que je te gronde : je fais que de tout temps ce fut la règle. A Paris , ce sont les coquettes Douairieres qui se tiennent aux aguets pour se procurer du moins la consolation d'un jeune homme tout frais venu du college ; & du plus loin que paroît le novice , elles vous tombent dessus , & bon

gré malgré l'introduisent dans le monde. Il est vrai que nos provinciales beautés de quarante à cinquante n'ont pas toutes cet heureux instinct. En général elles abandonnent aux soubrettes le profit des éducations : ainsi donc pour le coup d'essai tu devois , comme tout adolescent Tourangeau , ne tâter que d'une subalterne. Et vraiment c'est à tort que tu nous accuses , nous autres *heureux de la terre* , de dédaigner les petites créatures. Nous ne dédaignons point du tout celles qui sont jolies. Allons , je consens à croire la tienne passablement gentille ; & ne te fâche pas. Mais où diable as-tu déterré ce phénix des pauvres filles ? auprès de ta sœur ? non. Ton femelle instituteur a grand soin de n'en avoir que de vieilles & de laides. Ce seroit donc une femme - de - chambre à Madame



la subdélégée ? ou bien à notre grande conseillère de l'élection ? ou plutôt à la grosse présidente au grenier à sel ? car cette ville de *Tours* fourmille de femmes comme il faut. A propos, tu leur fais leur procès, aux femmes comme il faut. Je ne te reconnois pas là. C'est tout-à-fait manquer d'humanité ; que deviendront-elles, si tu les dénigres ? personne n'en voudra plus : & pourtant elles ont, comme les petites filles, besoin de quelqu'un.

J'aurois mieux aimé qu'elle fût à ma sœur, cette enfant. Tu l'aurois adorée plus commodément ; & puis il te seroit devenu plus facile de la veiller de près. Car il faut la veiller, Dolerval ! ne néglige rien pour qu'il n'entre aucun égrillard dans la maison. Ferme la porte à ces Jockeis à figure angloise, brillans de jeunesse

& de beauté : puisqu'ils ressemblent à l'amour comme toi , comme toi qui d'ailleurs comptes pour rien la naissance & l'éducation , tu dois merveilleusement redouter leur concurrence. Ne te méfie pas moins de ces Messieurs grands , bien faits , alertes , qui d'un faut vous escaladent le plus haut derrière d'un wiski : ceux - là peuvent encore rivaliser avec toi de leurs avantages naturels. Garde une égale défiance contre ces gros maîtres d'hôtel à face rebondie , puissamment engraisés des poulardes qu'ils ne donnent pas gratis à leurs maîtres : Dolerval , pour peu que ton amante ait de service , un commensal aussi profondément nourri que celui dont je te fais l'esquisse , auroit auprès d'elle de grands moyens de séduction. Que d'ennemis cependant ! que d'ennemis superbes & formidables !

je les vois en ton absence environner  
*la reine du monde* qui vient de tourner  
une boucle à Madame. Ils encensent  
*cette idole de ton cœur!* ils lui pro-  
diguent les jolis propos de l'anti-  
chambre. Ils l'honorent, ils l'idolâ-  
trent, ils la poursuivent de leur culte,  
ils la poursuivent depuis l'office jus-  
qu'aux mansardes! ah, prenez garde  
à vous, mon frere : car dans le rang  
où vous avez si philosophiquement  
choisi l'*objet de vos tendresses*, on ne  
fauroit dire quel rival vous devez  
le plus redouter, ou d'un *Valmont*  
de cuisine, ou d'un *Lovelace* d'écu-  
rie. Prenez-garde!

Sur-tout ne t'avise pas d'aller ver-  
balement étourdir ta belle de quelque  
beau sermon pareil à celui que tu  
m'as envoyé manuscrit. Comment ne  
l'as-tu pas fait voir à notre sœur,  
ce double galimathias d'amour & de

morale, dont tu m'as régalié par la poste ! comme elle en eût été charmée, cette Madame d'Etioles, si fiere de ton innocence & de ta nullité ! mais patience ! tu vas enfin lui échapper ! te voilà prêt à changer de litieres ; & le nouveau précepteur te donnera des leçons un peu différentes sans doute ! tu verras ! tu verras combien de temps *ta reine* se contentera de tes extases respectueuses ; s'il lui paroitra plaissant d'être toujours une *idole* ; comment elle s'accommodera d'un amant qui veut bien *adorer*, mais qui n'a nulle envie d'obtenir. Oh ! vraiment, vraiment tu me fais pitié ! je garde ta lettre. Je la conserve comme un monument des miseres humaines. Hélas ! ce que c'est que de nous.

Encore Monsieur termine en m'offrant mon pardon ; mais à condition que je finirai par être de son avis !

ah ! pour le coup on voit trop que c'est une femme qui t'éleve ! adieu mon bon petit frere.

ÉMILIE DE VARMONT A DOROTHÉE.

Saint-Cyr , le 7 Août 1782 , 2 heures après-midi.

MA chere Dorothee, tu t'en souviens : je venois de reconnoître cette voix que je n'ai jamais entendue sans tressaillir. A l'instant même, pressée du desir inquiet d'éclaircir de tristes soupçons que je crains de voir confirmés, je quitte la lettre commencée pour toi, je fors de ma chambre, je me hasarde sans lumiere & sans bruit. Bientôt arrivée à cette partie de l'escalier par où l'on descend du presbytere dans l'église, je reste un instant sur le pallier. Ce n'est pas la porte de

communication qui me retient : mon oncle a , dans sa précipitation , négligé de la fermer ; mais M. Sévin lui-même est à peine dans l'église , je le crois encore sur le dernier degré. Je reste donc , attentive & tremblante. Un ingrat ne tarde pas à se faire entendre. Venez, dit M. Dolerval, venez unir deux amans. Le moyen que je contienne alors ma curiosité plus vivement excitée ! cette porte qui me cache tous les objets , cede au premier mouvement que je fais pour l'entr'ouvrir ; & par une espace étroit qui me permet d'appercevoir , sans qu'apparamment je puisse être moi-même apperçue , je promene dans l'enceinte du temple mes regards avides. Ils y reconnoissent trop bien le perfide jeune homme qui conduit mon oncle avec tant d'empressement vers cette chapelle , à dessein

parée, où sans doute on n'attend plus que le ministre. Les flambeaux de l'hymen y sont allumés; une femme est au pied de l'autel. Cruelle femme! Cependant je ne puis m'empêcher de lui donner une attention particulière &..... te le dirai-je, Dorothée? te dirai-je ce nouveau rêve d'une imagination frappée? Oui, connois toute ma foiblesse! apprends encore un effet prodigieux du sentiment qui me domine, de ce charme trompeur qui, m'avenglant de ses prestiges continuels, me montre par-tout l'image d'un homme qu'il seroit à desirer pour mon repos que je ne visse plus nulle part. Cette femme, elle avoit, dans son heureuse impatience, tourné les yeux vers son amant qui continuoit de hâter la marche du ministre, à son gré trop lente. Tout-à-coup je sens du fond de mon cœur

s'élever le violent desir de connoître au moins les nombreux avantages de celle qui m'est préférée : tout-à-coup je m'obstine à penser que malgré la distance considérable qui nous sépare , il ne me sera pas impossible de distinguer les traits du visage de cette inconnue qui doit être si séduisante ! & l'imaginerois-tu , Dorothee ? Voilà qu'en effet je les distingue ! voilà , pour comble de démence , que je crois retrouver dans la figure de cette femme , la figure de son amant. Oui , plus j'attache sur elle mes yeux troublés , plus je me persuade que j'y reconnois l'image , la vivante image de l'ingrat que sa beauté m'enleve. Je ne fais pourquoi cette prétendue ressemblance redouble mon affliction ; mais il est vrai que ma douleur s'accroît par l'idée des appas que je



suppose à ma fortunée rivale ; il est vrai que je donnerois beaucoup pour qu'il m'eût été permis de l'imaginer moins charmante.

Cependant, je demeuroidis frappée d'étonnement ; de tristes réflexions m'obsédoient : M. Dolerval parle encore, & c'est pour me porter un dernier coup. Hâtez - vous, s'écrie-t-il : faites son bonheur..... & le mien. — Je ne vous demande plus qu'un instant, répond mon oncle : vous allez me gronder ; mais lorsqu'on se dépêche si fort, on peut oublier quelque chose. A ces mots il revient sur ses pas : je vois que pour n'être point découverte, il faut qu'à l'instant je remonte chez moi. Néanmoins dans le trouble où je suis, plus je me hâte sur cet escalier, plus j'augmente les difficultés de ma prompte retraite. Il est vrai que je me trouve au  
second

second étage, hors de la vue de M. Sévin, lorsqu'il arrive au pallier que je viens d'abandonner; mais je reste immobile à la porte de ma chambre, n'osant, pour y entrer, hasarder quelques mouvemens dont le bruit pourroit me trahir. Vaine précaution! non, non, je ne me suis pas trompé! dit alors mon oncle qui semble du moins avoir l'attention de diriger sa voix de manière qu'elle ne soit pas entendue dans l'église: quelqu'un étoit là pour nous épier. Juliette! Juliette! quelle est donc cette inquiétude qui vous tient ainsi réveillée pendant la nuit? allez dormir, ma fille, allez dormir; & demain gardez-vous de parler à qui que ce soit de ce que vous venez d'entrevoir: ce mariage doit rester secret. **A** ces mots, il rentre dans le temple, il tire sur lui la porte, que pour

cette fois il a soin de fermer ; il me laisse dans une confusion difficile à décrire.

Mais je te dois l'avouer, ma sœur ; le désagrément de cette surprise est de toutes mes afflictions la plus petite. Abandonnée seule à mes réflexions déchirantes, je sonde à loisir la profonde blessure de mon cœur. Je reconnois dans toute son étendue & je déplore, hélas trop tard ! cette passion cruellement trompeuse que n'aguères je voulois me dissimuler encore !

Rassure-toi, néanmoins, Dorothée : il existoit, ce fatal amour ; mais il n'existe déjà plus. Va, ne crains pas qu'il ressuscite. Qui ? moi ! j'aimerois encore un ingrat qui prodigue ailleurs ses tendresses ! Un trompeur qui vient me séduire par les dehors d'un attachement qu'on eût dit également

vif & respectueux ! un traître qui , dans l'ombre de la nuit , pendant mon sommeil , va prendre aux pieds des autels l'irrévocable engagement de n'adorer jamais que ma rivale ! ma rivale ! elle ne l'est pas ! elle est la femme de M. Dolerval. L'époux d'une autre pourroit-il être quelque chose pour moi ?... L'époux d'une autre ! quoi donc , est-il possible !.. ah , ma sœur !

Ce qui devrait calmer un peu mes chagrins , c'est la part que mon oncle paroît y prendre. L'excellent homme ! ce matin il se donnoit mille peines pour éviter tout ce qui pouvoit tendre à me rappeler ma faute d'hier. Mais à dîner , quoi que je pûsse faire pour déguiser ma tristesse , il a bien fallu qu'il la remarquât : qu'avez - vous donc , m'a-t-il dit. Vous m'inquiétez , ma fille. Je ferai , n'en doutez pas ,

de constans efforts pour souffrir ma propre infortune, sans me plaindre ; mais la vôtre ! Je sens qu'elle me feroit insupportable. Est-ce donc à moi qu'il faudroit attribuer l'état où je vous vois ? Je ferois devenu bien coupable, sans le vouloir ! ce que je puis pour votre satisfaction, je le fais ; & sûrement vous ne savez pas tout ce qu'il m'en coûte.... Ceci m'a presque blessée, ma sœur. J'ai cru devoir interrompre M. Sévin : ah, dispensez-vous du soin de me rappeler vos bienfaits. Vous me voyez pénétrée de leur étendue : je fais qu'en dépensant pour moi beaucoup plus d'or, d'autres feroient bien moins que vous. — Comment, de l'or ! s'est-il écrié : s'agit-il ?.... Apparemment il a senti qu'il ne devoit pas insister davantage ; & d'un ton plus doux, il m'a dit : eh bien soit, croyez - le, s'il

le faut encore pour votre repos. Et puisque je me trouve coupable d'avoir un instant manqué de délicatesse, daignez me le pardonner.

Un moment après, songeant aux événemens de la nuit dernière, je n'ai pu m'empêcher de pleurer. Alors M. Sévin a versé quelques larmes : au nom de l'amitié, chère enfant, qu'avez-vous ? — Mon oncle, vous avez cette nuit *uni deux amans*. — Oui, ma niece ; & ce n'a pas été, je vous le jure, une douce commission pour moi. — C'en est donc fait, il est donc marié ? — Eh ! bien, s'il l'étoit ? — S'il l'étoit, me suis-je écriée dans mon désespoir, en me couvrant le visage de mes mains, s'il l'étoit, il faudroit ne le revoir jamais ! Mon oncle gardoit le silence ; & moi je l'ai pressé de s'expliquer, comme si j'avois eu besoin encore que quel-

qu'un me certifiât mon malheur. Le bon curé ne s'est pas rendu tout d'un coup à mes instances. Je l'ai vu long-temps se promener à grands pas d'un air très-agité. Mon ami, car il a mérité ce nom, mon généreux ami paroïssoit combattu des plus fortes irrésolutions. Sans doute, il lui coûtoit de me confirmer un événement de la crainte duquel il me jugeoit déjà très-affectée. Enfin, pour toute réponse, il m'a dit deux fois avec un profond soupir, & d'un ton que j'ai trop bien compris : pauvre enfant ! pauvre enfant !

Alors je me suis rappelé que l'heure approchoit à laquelle M. Dolerival avoit coutume de venir. J'ai pensé que le cruel oseroit peut-être, portant la perfidie jusqu'à l'audace, se remontrer devant moi. D'ailleurs, l'espece de pitié que M. Sévin croyoit

me devoir, n'a pas peu contribué sans doute à me rendre tout mon courage : mon oncle, permettez que je me retire dans ma chambre, pour y passer toute la soirée ! — Quoi, ma niece, je ferai si long-tems privé ?... — Ne me refusez pas cette grace. — Cette grace ! a-t-il répété. Mais je vous l'ai dit & je vous le redis encore : vos desirs, quoi qu'il doive m'en coûter, feront toujours des loix. Allez, ma fille ; & n'oubliez pas que vous êtes ici maîtresse absolue de votre temps & de vos actions.

Je l'ai remercié, ma sœur ; & comme je me retirois, il m'a dit adieu d'un ton plein de compassion, mais d'une compassion douce & tendre. Je m'en suis sentie singulièrement touchée. Dorothée, je ne puis douter que mon oncle ne soit



aussi tourmenté de quelque peine secrète ; & je vois qu'il n'y a que les malheureux qui sachent d'un mot consoler leurs semblables. Cependant j'avois grand besoin d'être seule , j'ai couru chez moi , je m'y suis enfermée ; c'est là que je t'écris & que je pleure.

DOLERVAL A MURVILLE.

Tours, ce 3 Août 1782 ; onze heures du  
matin.

A V E C quelle gaieté vous vous vengez de n'avoir pas eu raison , mon frere ! au reste , vous le pouvez sans aucun risque : celles de vos plaisanteries qui me regardent personnellement , ne me laissent aucune impression fâcheuse , je vous assure. Il est bien vrai que les sarcasmes peu

décens dont vous poursuivez une fille aussi vertueuse que charmante, sont des blasphèmes ; néanmoins je dois vous les pardonner : vous ne vous les permettriez sûrement plus , si vous connoissiez mieux l'adorable niece de M. Sévin. Qu'elle a de raison & d'esprit ! Que de qualités ordinairement incompatibles elle réunit ! Quelle foule d'avantages !... Mais je vous quitte pour aller savoir de ses nouvelles. Hier je n'ai pas eu le bonheur de la voir. Elle étoit incommodée. Ce n'est qu'une indisposition légère , m'a dit son oncle. Cependant mon inquiétude ne m'a pas laissé dormir cette nuit. Je ne ferai tranquille qu'après l'avoir revue. J'y cours.

---

Midi.

QUEL coup vient de m'accabler ! Que lui ai-je donc fait ? De quel crime me suis-je rendu coupable ? J'arrive , elle ne m'attendoit pas. Pourtant je ne lui trouve point cette surprise agréable qu'elle vouloit bien ne pas dissimuler , lorsque dans les visites du soir je devançois de quelques minutes l'heure accoutumée. Inquiet , je l'aborde , & du ton de l'empressement je m'informe si elle n'est pas remise.... Elle m'interrompt : Eh de quoi donc ? Monsieur. — Mais , de votre indisposition d'hier. — On vous a trompé. Je vous assure que je me portois fort bien. — Qui nous a donc privés du bonheur de vous voir. — Le bonheur de me voir n'est pas grand , Monsieur. Je ne fais au

reste si mon oncle attendoit hier quelqu'un : je vous déclare , quant à moi , que je n'attendois personne. — Ce que vous me dites-là , Mademoiselle , est bien capable de m'affliger & peut-être de me surprendre. — De vous surprendre ! étoit-il donc impossible qu'il vous vint jamais à l'esprit que vos assiduités ici pouvoient ne pas plaire également à tout le monde ? — Voilà , qu'il me soit permis d'en faire la remarque , une leçon bien terrible , & que du moins je n'ai point méritée... Méritée , ou non , Monsieur , qu'elle vous profite.

Cependant mon ami travailloit au jardin. Surpris de ce qu'au-lieu d'aller à lui , je me dispose à sortir du presbytere , il accourt en m'appellant. Je ne m'arrête qu'un instant pour l'avertir que si mon amitié ne lui devient pas moins chere , il doit ve-

nir la cultiver chez moi , puisque l'entrée de sa maison m'est à l'avenir interdite. Et je n'attends pas sa réponse ! & je rentre désespéré ! désespéré ! mon frere.

É M I L I E A D O R O T H É E .

! Ce 9 Août 1782 ; huit heures du matin. !

D O R O T H É E , je te remercie des consolations que tu me prodigues ; mais je n'en ai plus besoin ; je suis mieux.... beaucoup mieux.... Apprends.... M. Dolerval.... Je m'étois trompée ! Ecoute , ma sœur , écoute.

Hier je m'étois fait cette extrême violence de lui déclarer que je ne le voulois plus voir ; mais un si grand effort ayant épuisé mon courage , j'avois passé dans les larmes le reste  
du

du jour & la nuit toute entière. Mon oncle a paru, dans tout le cours de la foirée, tourmenté de ma peine, & je l'en ai vu ce matin encore plus douloureusement affecté. Pauvre enfant ! disoit-il sans cesse ; enfin il est tombé dans une rêverie profonde. Il se promenoit à grands pas, il avoit l'air inquiet, irrésolu, mécontent de lui-même. J'ai cru l'entendre murmurer ces mots : *l'erreur a déjà trop duré. C'est une cruauté ! ce seroit une perfidie !* ce que je puis t'affirmer du moins, c'est qu'à l'instant il s'est retourné précipitamment vers moi, pour me dire, avec impétuosité : *Qu'elle est cruelle votre tristesse, elle déchire mon cœur. Consolez-vous, ma fille ; séchez vos larmes : il n'est pas marié.* — Qui ? lui ? mon oncle. — Lui même. — Vous dites qu'il n'est pas.... répétez, je vous en supplie, répétez. — Je dis qu'il n'est pas marié. Vous

avez hier mal interprété ma réponse. Il est vrai qu'elle étoit équivoque, cette réponse, & voilà mon tort. Il est grand, sans doute; mais que voulez-vous, ma fille? je suis homme, je puis être comme un autre soumis à l'empire... Pardonnez-moi; prenez quelque pitié.....

Ici mon oncle s'est interrompu lui-même; apparemment parce qu'il m'a vue chanceler & pâlir. Tout-à-l'heure je m'étois levée avec vivacité, j'avois mis dans mes discours & dans mon action quelque véhémence; mais il a fallu presque aussi-tôt me rasseoir: je me suis sentie d'une grande foiblesse.

Il faut pourtant que M. Sévin se soit imaginé que mon état n'avoit rien qui dût alarmer; car, au-lieu de me secourir, il m'a quittée précipitamment; & dans le fait cette espece de

défaillance n'étoit point douloureuse, & s'est passée toute de suite.

Cependant mon oncle ne paroïssoit pas ; j'ai craint qu'il ne fût fâché ; je suis descendue dans le jardin pour l'y chercher. Il avoit été , pour ainsi dire , se cacher dans l'endroit le plus sombre. Je le voyois debout , la tête & les mains appuyées contre un arbre. Son attitude me sembloit celle d'un homme très-préoccupé. Sans doute il l'étoit prodigieusement , puisque je suis parvenue tout auprès de lui sans qu'il eût paru m'appercevoir ni m'entendre. *Hélas ! c'étoit l'excès de la joie ,* disoit-il. — *Non , mon oncle , mais l'excès de l'étonnement.* Aux premiers accens de ma voix , M. Sévin a tressailli. *Pourquoi ne pas respecter ma solitude , s'est-il écrié ; pourquoi venir jusqu'ici poursuivre , & surprendre ?... Ma sœur , je n'ai pu le laisser achever : je voyois*



148 *Emilie de Varmont,*  
son visage baigné de larmes ! mais que  
je serois malheureuse, mon oncle, si ma  
joie devenoit pour vous un sujet de dou-  
leur ! — Non, non, m'a-t-il dit, en  
prenant mes mains, qu'il a fortement  
ferrées : Non, ma fille, au contraire,  
je ne peux plus être heureux que de votre  
bonheur. Ces larmes... qu'elles ne vous  
inquiètent pas... Eh que savez-vous ce  
qui les fait couler ?... Peut-être le plaisir  
de voir vos chagrins finis : .... & de con-  
soler en même-temps mon jeune ami qui  
doit être dans la désolation. — Dans la  
désolation ! vous croyez. — Allons !  
je dois complètement réparer mes torts.  
— Et les miens, mon oncle. — Je l'irai  
trouver... — Bientôt ? — Ce matin. —  
Tout-à-l'heure ? — Tout-à-l'heure, soit.  
Je lui dirai de ma part & de la vôtre...  
— Pourquoi de la mienne ? Ne pouvez-  
vous pas avoir cette bonté de vous borner  
à lui faire entendre que votre niece a par

fois de l'humeur , mais que vous ne sacrifierez point à ses caprices une amitié....

— Je comprends ! Il faut que ce soit moi qui , malgré Juliette , ramene Dolerval ? Au moins , ma niece , ne lui parlez jamais de ce que vous avez pu voir dans la nuit d'avant - hier. Je ne dois & je ne pourrais même pas vous dévoiler le mystère de ce mariage clandestin. Qu'il vous suffise de savoir que Dolerval étoit là comme témoin seulement , & croyez à l'assurance que je vous en renouvelle.

Cet entretien , dont je te rapporte à peu près tous les détails , m'a soulagée d'un fardeau qui commençoit... Il faut que je descende , Dorothee ; voilà M. Sévin qui part ; je ne te dis point adieu , ma sœur.

midi.

JE l'ai revu, Dorothee, je l'ai revu plutôt que je ne l'espérois, & dans un moment où je ne l'attendois pas.

Je delirois le retour de mon oncle ; mon oncle étoit parti depuis bien long-temps, ce me semble : j'allois & venois du jardin dans la cour, accusant M. Sévin d'une extrême lenteur. Enfin, ne sachant plus que faire pour abréger le temps, je rentre à la maison, & je me mets au piano. Il y a quelques morceaux sur le pupitre, je les essaie : bientôt leur longueur m'excede ! Je reviens naturellement à ma jolie chanson que je chante en m'accompagnant. Quelle voix ! quel talent ! s'écrie-t-on, quand j'ai fini. Je tourne la tête, & figure-toi ma stupefaction : il écoutoit immobile à la

porte de cette chambre où , me croyant seule , je donnois en effet tout son effort à ma voix. M. Sévin s'étoit servi de son passe-par-tout , sans que j'entendisse. M. Sévin ramenoit M. Dolerval qui , je te le répète , restoit là confondu de surprise , & je pourrois dire d'admiration. Est-il étonnant qu'en ce moment de trouble une sottise me soit échappée. Moi qui ne fais plus où j'en suis , je me leve , je vais à lui , je m'avise de lui faire part de cette remarque , que je le trouve changé. M. Sévin , qui s'apperçoit de ma bévue , prétend la réparer ; mais , pour s'être trop hâté , lui-même en fait une. *Changés ! s'écrie-t-il , nous le sommes tous ; & laissons nos chagrins : parlons du brillant savoir-faire de la discrète Juliette.* Ici les complimens recommencent ; M. Sévin me témoigne toute sa surprise , & pourtant ne

se permet que d'obligeans reproches. Mais le plus étonné, c'est M. Dolerval, qui se persuade difficilement que l'oncle ignoroit les talens de la niece. Au surplus, tous deux me pressent de recommencer, comme s'ils craignoient de n'avoir fait qu'un rêve : cette épreuve ne me réussit pas aussi bien que la première, peut-être à cause des efforts que je multiplie pour en sortir plus glorieuse. Il est certain, quoique je fasse, que ma voix & ma main tremblent à-la-fois. Je pardonne à mon oncle de le remarquer avec quelque peine ; mais il me semble que M. Dolerval n'en devoit être que plus satisfait. Quoi qu'il en soit, on se félicite mutuellement de l'acquisition d'un nouveau sujet qui va ramener l'heureux temps où l'on concertoit presque tous les jours. La partie en est projetée pour l'après-dîner même ; M. Do-

lerval promet d'amener son maître ; & quant à sa sœur , dit-il , dans quelques jours il espere qu'elle fera libre , & qu'alors elle s'empressera de venir admirer les talens , & peut-être partager les succès d'une rivale assurément très-digne d'elle.

Je ne veux rien te dissimuler , Dorothee : je n'ai pas été ce matin fort contente de M. Dolerval. Il me semble qu'il y avoit dans son air plus de froideur que de tristesse ; & dans ses manieres de l'indifférence plutôt que de la réserve. J'ai cru m'appercevoir qu'il étoit moins flatté de me connoître un talent précieux , que piqué de voir qu'on lui en avoit fait un long mystere ; & sur quelques mots qui lui sont échappés dans ses adieux , je parierois qu'il imagine encore que mon oncle étoit en cela d'accord avec moi pour le tromper. Quel excès d'injustice !



j'aurai peine à le lui pardonner ! nous verrons ce soir , nous verrons s'il ose conserver des soupçons dont je me sens blessée : je ne manquerai pas de t'en instruire , ma sœur. Mais que t'importe ? & moi-même , infortunée ! moi-même , est-ce là ce qui doit m'occuper ? Ah ! chere Dorothee , daigne encore , pour cette fois , excuser ton Emilie : tu feras sûrement plus contente de la première lettre qu'elle t'écrira.

LA MÊME A LA MÊME.

■ Ce 11 Août 1782.

ETOURDIE que je suis ! j'ai passé sous silence dans ma réponse d'avant-hier , l'article de ta lettre sur lequel , avant tout , il convenoit que je m'expliquasse. Oui , je pense avec toi que

M. Sévin n'a pu se défendre d'un fatal penchant pour ton infortunée sœur; oui, j'ai lieu de croire que la plus malheureuse des passions, la jalousie, est entrée dans ce cœur également généreux & sensible.

Hier nous avons eu concert pour la seconde fois : je t'avoue que la manière dont nous exécutons me dégoûteroit de musique, s'il étoit possible. Dès que M. Dolerval paroît, mon oncle court au devant de lui, mon oncle le reçoit bien, très-bien; oh, c'est une justice qu'il faut lui rendre ! mais pourquoi ne souffre-t-il pas que je lui fasse aussi quelque honnêteté ? Pourquoi me laisse-t-il à peine le temps d'adresser à son ami quelque-une de ces questions de pure politesse que l'usage commande, même entre simples connoissances ? ne diroit-on pas qu'en effet toute espece



de conversation le fatigue , lorsqu'un tiers est là qui peut en augmenter l'agrément ? M. Sévin vous presse ; vous tourmente : il faut aussi-tôt commencer d'éternels quatuors ! si les pieces sont de ce genre qu'on appelle gai , mais qui me semble à moi fort ennuyeux , M. le curé ne va pas trop mal. Il n'en est pas ainsi , quand , par hasard , il nous arrive de tomber enfin sur un de ces morceaux vraiment intéressans , pleins d'une expression douce , ou tendre , ou déchirante. Alors , j'entre tout-à-fait dans le mouvement , je touche avec plus de précision , plus de goût , plus de chaleur ! M. Dolerval de son côté s'anime & se passionne ; car il est plein d'ame , M. Dolerval ; mais voilà qu'aussitôt mon oncle fait tout manquer ! & comment suivroit-il la mesure , lorsqu'au lieu de regarder ses notes ,

notés, il a sans cesse les yeux sur sa niece & sur son ami : vainement nous continuons ; vainement le maître attentif rappelle celui qui s'écarte ; M. Sévin n'entend plus rien. Deux fois , dans la dernière foirée , son trouble s'est augmenté de sorte qu'ayant tout-à-coup jetté son instrument , au risque de le briser , il a couru s'enfermer dans la chambre voisine. Il est vrai qu'il revient ; mais il est bien temps ! d'ailleurs on ne peut jamais le déterminer à reprendre le morceau si cruellement interrompu ! le moyen cependant qu'une plainte m'échappe ? lui-même , malgré le sourire qu'il affecte , paroît si confus , si fâché de la mésaventure ! & je te ferai part d'une remarque qui m'a singulièrement affligée : chacune des deux fois , mon oncle avoit les yeux rouges. Quand il

s'enfuit dans cette chambre, je n'en puis douter, ma sœur, c'est pour y pleurer.

Une chose qui ne m'étonne pas moins, & que je t'avoue avec un déplaisir plus grand peut-être; c'est que M. Dolerval ne témoigne plus à son ami ce tendre intérêt qu'il lui montrait d'abord, & que la situation si malheureuse de M. Sévin semble exiger toujours. M. Dolerval ose même, excepté dans les momens rares & rapides où la musique l'échauffe & le jette, pour ainsi dire, hors de lui; il ose garder avec moi cet air indifférent & presque dédaigneux qui m'avoit choquée l'autre jour. Quoi donc! les chagrins de mon oncle devoient-ils si-tôt laisser la patience d'un ami? & quand j'aurois eu quelques torts avec ce jeune homme, ne fait-il plus rien pardonner? ma

fœur, veux-tu que je te le dise : un si prompt changement dans sa conduite me donne beaucoup à songer. M. Sévin est amoureux & jaloux ; tout semble se réunir pour l'attester, & je veux bien n'en plus douter ; mais n'est-il affligé que de sa peine ? n'est-il pas aussi tourmenté de quelque grande inquiétude sur mon sort ? seroit-ce par une pitié mal entendue, que le surlendemain de cette nuit fatale où je paroissais accablée du poids de mes maux, mon trop généreux oncle auroit cru devoir me faire un mensonge cruellement officieux, dont il sentiroit à présent la faute & le danger ? enfin est-il, ou n'est-il pas marié, ce M. Dolerival, maintenant si différent de lui-même ? Dorothee, tu trouveras mes soupçons horribles ; mais écarte, s'il est possible, écarte de mes yeux tous

les objets de ma défiance à chaque instant renaissante : ce temple, cet autel, cette femme toujours présente à ma mémoire, & qu'entre mille je te montrerois ! Fais que je ne voye plus la place que chaque jour, & plusieurs fois, poussée d'un mouvement involontaire, je vais reconnoître cette place, où le plus ingrat des hommes hâtoit la marche du ministre. Fais, sur-tout, que je n'entende plus ces mots d'un sens si clair & si terrible : *venez unir deux amans. Hâtez-vous. Faites son bonheur & le mien.* Dorothee; est-ce avec cet empressement qu'un simple témoin marche vers l'autel ? Est-ce par un langage si pressant qu'il sollicite ?... Eh ! qu'ai-je écrit ! De quelles pensées me préoccupe un égarement auquel je me complais ! infortunée ! s'agit-il pour toi de savoir si des nœuds

indissolubles l'enchaînent ailleurs, & quels sentimens tu lui inspires ? Hélas ! tu dois seulement examiner quelles sont les mesures les plus propres à te dérober aux malheurs que te prépare une passion dangereuse, de quelque manière que tu l'envifages.

Mais, Dorothée, ce moyen, auquel j'ai quelque fois songé dans mon désespoir, & que toi-même ne me laisses entrevoir qu'en tremblant, ce moyen, dis-moi, te semble-t-il vraiment praticable ? puis-je d'abord quitter les lieux protecteurs de mon infortune, renoncer à cette vie champêtre, dont les paisibles douceurs commencent à m'attacher ; abandonner ce respectable M. Sévin, qui n'a pas craint d'augmenter son indigence en secourant la mienne, & lui laisser, pour prix de l'hospitalité qu'il m'a

donnée, le souvenir de mon ingrate défiance ? Faut-il, fuyant un ennemi trop cher, courir le risque de retomber sous un fer assassin, commettre encore ma destinée aux hasards des événemens ; aller de porte en porte mendier une asyle, & dans l'effroi d'un péril presque nul, puisqu'il est connu, m'exposer à mille dangers peut-être inévitables, parce qu'il seroit impossible de les prévoir ? Non, oh non ! je n'ai pas le courage d'écouter les conseils d'une prévoyance qui peut me devenir à moi-même si funeste.

**MURVILLE A DOLERVAL.**

Brest, le 10 Août 1782. }

**ALLONS** donc, M. Dolerval, on a bien de la peine à vous faire causer ! Faut-il ainsi se voir réduit à

vous surprendre des aveux qu'il feroit si doux d'obtenir ? A cela près, je vous dois d'énormes remerciemens. Vous soutiendrez l'honneur de la famille ! Comment donc ! Vous n'aspirez à rien moins qu'à tâter d'abord des friands morceaux de l'église, aux dépens d'un cher ami, de vos propres mains doucement coiffé ? Quel début ! je reconnois mon fang ! Voilà, voilà la race des Murvilles !

Toutefois je t'ai vu si long-temps des goûts platement bourgeois, que je crains de me compromettre en t'accordant tout d'un coup des inclinations vraiment nobles. Aurois-je donc le malheur d'avoir, une fois seulement, trop présumé de toi, Dolerval ? Ce M. Sévin, n'est-ce pas le nouveau curé de Saint-Cyr ? ce jeune homme qui t'aime & que tu chéris ? Une espece de pylade à toi ? Bon enfant



d'ailleurs , qui soupire fans cesse après le mariage des prêtres ? Oh , l'égrillard ! je le lui avois bien prédit que , malgré ses scrupules , il finiroit tôt ou tard par avoir une niece !

Mais je parie que toi - même tu ne connois pas toute la grandeur de l'entreprise que tu vas tenter ? Je parie que tu ne fais pas ce que c'est que la niece d'un curé ? Eh bien , je vais te l'apprendre , je vais te l'apprendre en détail. Je ne laisserai point échapper cette occasion de te prouver de l'érudition ; car enfin , je veux que tu m'estimes.

Jadis , il y a bien long-tems , mon frere ! Alors ni toi , ni moi , ni le curé Sévin n'étions encore au monde. Jadis , enfin , la primitive église faisoit aux prêtres l'honneur de croire , & leur rendoit cette justice d'avouer qu'ils étoient des hommes. En confé-

quence, permis à quiconque d'entre eux le vouloit, de se choisir une compagne qu'il pouvoit, en toute sûreté, nommer sa femme; & permis de lui faire, chaque année, pour ses menus plaisirs, une innocente créature, qui ne devoit pas naître radicalement bâtarde. Malheureusement un Concile; & c'étoit, si je ne me trompe (1), le Concile de *Trente*,

---

(1) Il se trompe; son *érudition* ressemble à celle des jeunes gens de qualité de ce temps-là. Voici la vérité : Aucune loi divine ne défend & ne pouvoit défendre le mariage des prêtres. Aucune loi divine ne contrarie les saintes loix de la nature. L'ancien testament laisse aux ministres des autels l'exercice de toutes leurs facultés; & dans le nouveau, Jésus-Christ ne dit rien qui porte atteinte aux droits de l'homme. L'un de ses plus fervens apôtres, St. Paul

qui avoit de l'esprit comme quatre ;  
ce Concile de *Trente* décida que les

---

lui-même, dans ses épîtres à Tite & à Timothée, veut que les évêques soient chastes & continens, mais dans le mariage, & non dans le célibat. *Oportet episcopum esse unius uxoris virum*, écrit-il : *Il convient qu'un évêque soit le mari d'une seule femme.* Une seule ! comprenez bien. Aussi, dans les trois premiers siècles de l'église, les prêtres qui comprenoient St. Paul se marioient. Et je ne refuse pas de vous en donner quelques exemples. Suivant St. Jérôme, que nous devons croire parce qu'un saint ne sauroit mentir ; Tertullien, prêt à rendre l'ame, exhorta sa femme à la continence. Quelques lecteurs trouveront Tertullien trop égoïste. Que m'importe ? Tout ce que je prétends vous faire remarquer, c'est que ce grand personnage, jaloux de sa moitié même au-delà du tombeau, avoit une moitié. Vous

prêtres, ne faisant pas partie de l'espece humaine, devoient s'abstenir de

---

allez voir qu'il n'étoit pas le seul. Saint Cyprien tance rudement le nommé *Novat*, prêtre marié. Attendez cependant : il ne le gronde ni d'avoir pris une femme, ni de l'aimer excessivement, ni de la trop caresser ; mais tout au contraire d'avoir vilainement apostrophé la pauvre petite *d'un coup de pied dans le ventre, qui l'a fait avorter*. C'étoit un maître brutal, que ce M. Novat ! j'en suis fâché ; mais ce dont je suis aise, c'est de voir un saint prendre le parti d'une femme, & de la femme d'un prêtre & de sa progéniture.

Venons maintenant aux terribles conciles. Prêtres infortunés, ce fut celui de Néocesariée, tenu en 314, qui le premier osa restreindre un peu vos facultés matrimoniales. Il Prononça, dans son dixieme canon, que tout diacre qui n'auroit pas, au mo-

mêler leur sacré sang au sang impur d'une chrétienne. Ainsi fut rendu le

---

ment de l'ordination, expressément déclaré l'intention de se donner un jour une compagne, ne pourroit plus prétendre aux fonctions de l'hyménée qu'en renonçant à celles du culte. Onze ans après, le trop fameux concile de Nicée ordonna le célibat à tous les ministres sacrés, sans exception. Puis, au siècle suivant, arriva le digne concile d'Orange, dont l'anti-naturelle sagesse déposa quiconque, dans la prêtrise, ne s'abstenoit point d'une femme. Enfin l'adroit Grégoire VII acheva d'enlever les prêtres à la société & à leur espèce.

Vers le milieu du douzième siècle néanmoins, le pape Célestin fut encore obligé d'envoyer ses légats en Bohême, pour y soumettre les ecclésiastiques au célibat. Ceux-ci, francs amis du mariage, protestoient qu'ils ne souffriroient pas un joug que ni eux,

sacré

sacré décret du Concile ; mais la nature , qui n'est pas toujours catholi-

---

*ni leurs peres n'avoient pu porter. Malheureusement on les y contraignit ; & je vous laisse à penser si la tranquillité des époux laïques de ce pays-là n'en fut jamais troublée : je consens à juger par comparaison, je m'en rapporte aux patiens maris de ce pays-ci.*

Après treize cents ans de barbarie , la voix de la raison voulut se faire entendre. Charles-Quint desira que le concile de Trente rendît aux ecclésiastiques la liberté du mariage ; le pape Paul III refusa d'y consentir. Je ne saurois affirmer que ce fût ce Paul III qui , pressé d'avouer les motifs de son aversion pour le mariage des prêtres , répondit : *Ce sont principalement leurs femmes & leurs enfans qui mettent les biens de l'église en péril.* L'excellente raison ! elle pouvoit encore être passable il y a deux

que , apostolique & romaine , n'a jamais voulu sanctionner cet épiscopal Canon. C'est depuis ce temps-là que pour se venger , elle a forcé maint évêque à entretenir publiquement plusieurs jolies filles. C'est depuis ce temps-là que de pauvres curés , n'osant comme leurs supérieurs afficher le scandale , ont pris le parti d'épouser au-lieu d'une femme , une niece. Ce fut encore dans ce temps-là , je crois , que pour doter convenablement la foule des enfans naturels qui sortoient journellement du

---

ans. Mais aujourd'hui que l'église n'a plus de biens temporels à conserver , pourquoi priveroit-on ses ministres des douceurs d'une union légitime? Législateurs humains & prudens , restituez-leur le droit d'épouser nos filles , si vous voulez qu'enfin ils nous laissent nos femmes.

sein de l'église, on inventa les religieuses & les moines.

Toi, cependant, tu vas sur les brisées d'un élu ! Malheureux ! ne fais-tu pas que le Dieu des prêtres est un Dieu vengeur ? Crains que le bon congruiste ne t'excommunie, & qu'aussi-tôt un officieux démon ne t'emporte au beau milieu de ses semblables !

Te voilà bien averti, mon frere. Si toutefois tu persistes, apprends du moins la plus prompte maniere de conduire à sa fin cette aventure, qui pourroit te damner. La bien aimée d'un ecclésiastique doit avoir l'ame dévote : il faut donc lui prodiguer les séductions de la *rue des Lombards*. Attaque-la par les confitures seches, les pastilles, les bombons, les petits gâteaux même. Prends soin d'y ajouter de temps en temps l'image en sucre



d'une Madone , ou plutôt quelque Saint-Christophe bien conditionné. Dès que tu auras par ces douceurs préparé la voie , tentes avec confiance l'occasion du tête-à-tête. Elle ne te manquera pas. Ayes seulement l'attention d'étudier les diverses especes de sonneries. Entends-tu ce tintement lugubre ? C'est pour un pauvre chrétien l'heure suprême ; c'est pour mon heureux frere l'heure du berger. Cette cloche , elle appelle le cher oncle au lit d'un agonisant : cours , Dolerval , au chevet de la niece. M. le curé porte à ce moribond des paroles de paix qui lui font peur : toi , mon frere , tâche que tes discours moins mal-adroits n'effrayent point la très-vivante personne qu'il est pressant que tu convertisses. Enfin , tandis que le malheureux prêtre fait peut-être de vains efforts pour

arracher un homme aux enfers, hâte-toi d'envoyer une femme au paradis. Ainsi donc, à mesure qu'une paternelle excursion du pasteur enverra dans l'autre monde un pauvre diable, une amoureuse incursion de mon frere ramenera quelqu'un dans celui-ci. Admire cependant comme les grands effets sont quelquefois produits par les petites causes : tu répareras, au moyen de quelques suceries, tous les ravages que l'épouvantable habit de M. Sévin fait dans sa paroisse. Malgré sa robe si meurtrière, tu pourras empêcher que le hameau ne se dépeuple ; & bientôt, à la différence de vos œuvres, on reconnoitra qu'elle est la véritable providence du lieu. Va donc, mon bon petit frere ! & du cœur à l'ouvrage ! & commence dès demain !

Je pourrai dans quelques semaines

t'encourager par ma présence. Je compte faire un voyage à Paris, tout exprès pour y surveiller moi-même mon très-fidèle ami. Je m'obstine à croire qu'elle ne peut être ailleurs que dans les mains de Varmont, cette Mademoiselle de Terville, qu'il est impossible que j'oublie. C'est une enfant comme celle-là que je te pardonnerois *d'adorer*; mon frere! ah! que de folies n'aurois-tu pas dites & faites pour elle, toi que l'agreste moitié d'un congruiste fait déjà complètement déraisonner!

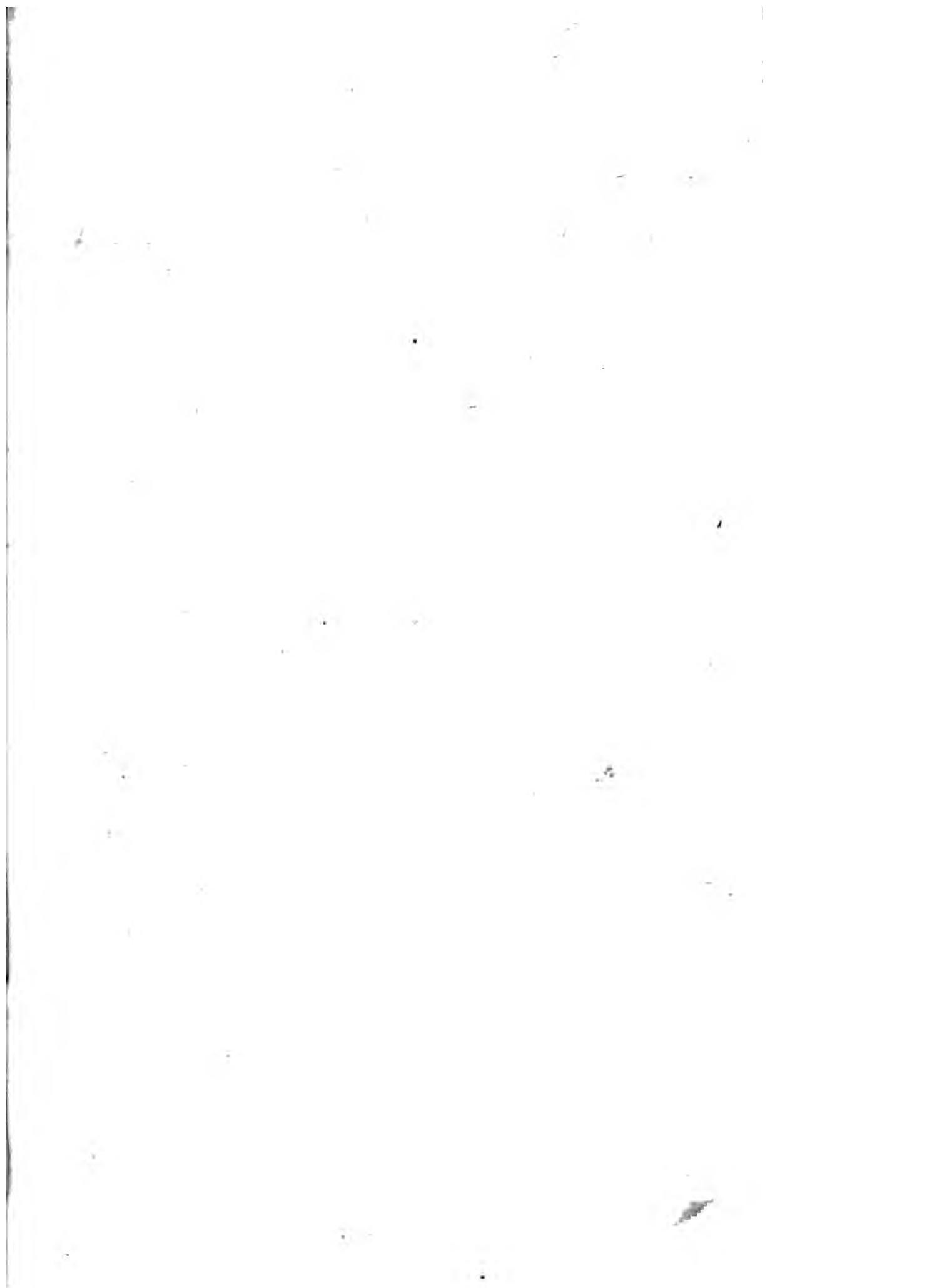
Dolerval, tu conçois que je ne passerai point auprès de *Tours* sans m'arrêter au moins vingt-quatre heures chez Madame d'Etioles; nous irons ensemble au presbyterre, n'est-ce pas? Je suis vraiment curieux de connoître la petite niece. Bon dieu! si jallois voir la dulcinée de Dom-

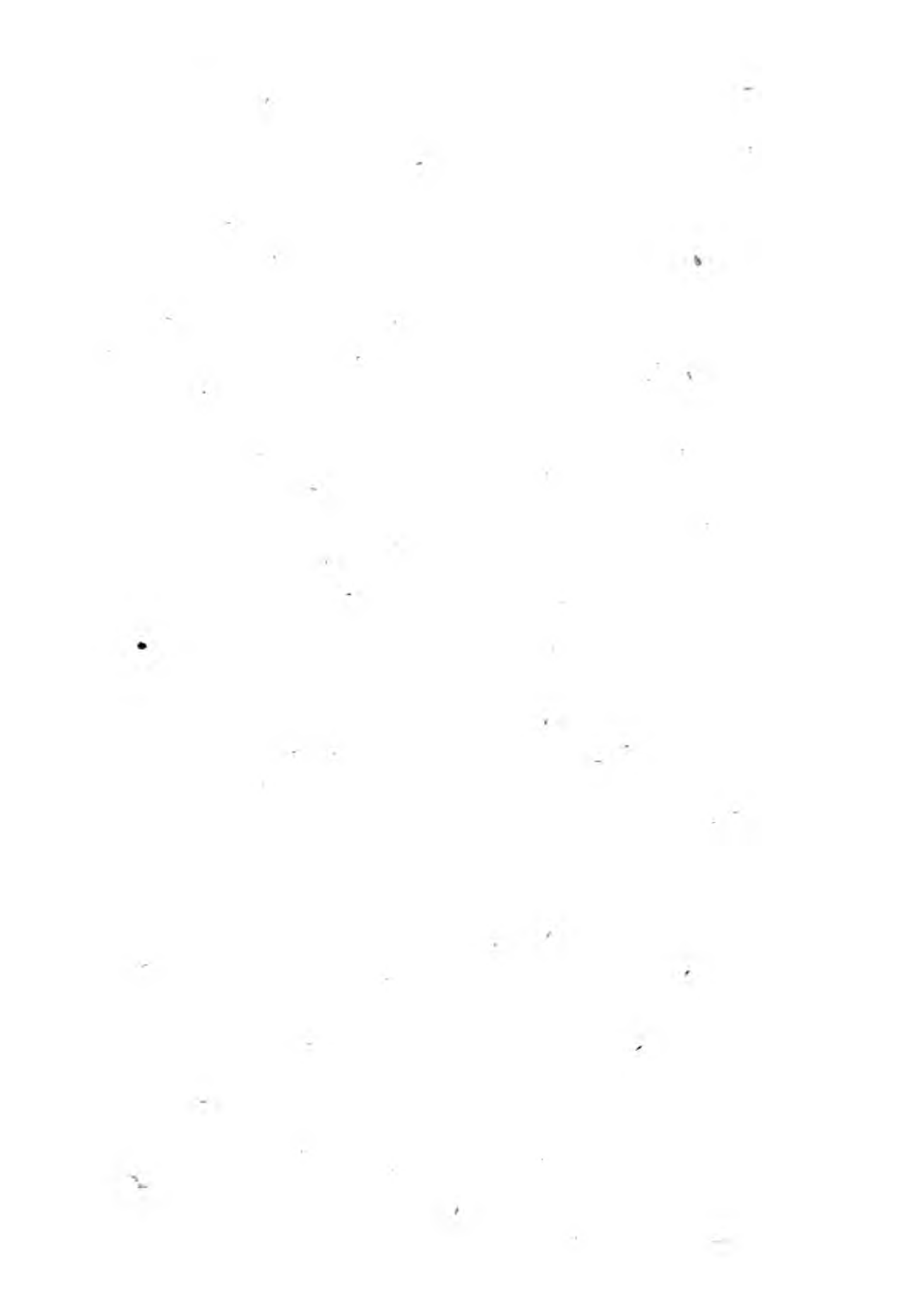
*ou le divorce nécessaire.* 175

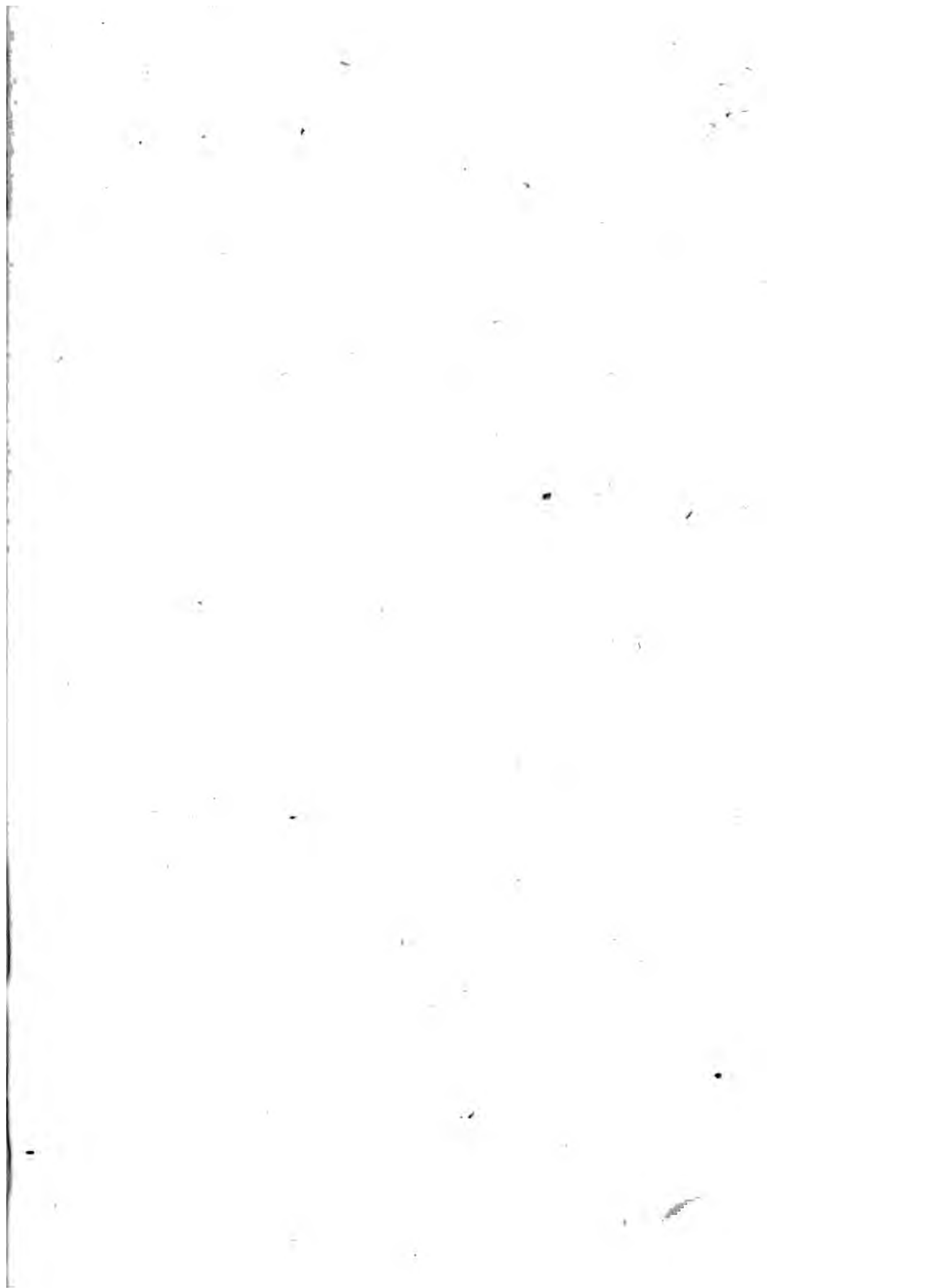
Guichotte ! en attendant cette heureuse surprise , adieu , mon ami souviens-toi que je t'aime & que j'aime ma sœur.

*Fin de second Volume.*

73741813











Vol. Fr. II A. 1124



**ZAHAROFF  
FUND**



